

ANNALES
DE LA
PROPAGATION DE LA FOI

POUR LES
PROVINCES DE QUÉBEC ET DE MONTRÉAL

NOUVELLE SÉRIE

129
CENT VINGT-HUITIÈME NUMÉRO

OCTOBRE 1919



MONTRÉAL

ARBOUR & DUPONT, imprimeurs, 249 est, rue LaGauchetière

Permis d'imprimer :

† PAUL, ARCH. DE MONTRÉAL.

la
sa
ce
ég
liq
de
bâ
ch
la
mo
cro
"
vre
son
tou
est
"
tan
pied
trou

JÉRUSALEM

(PALESTINE)

LE R. P. Toussaint Cocaud, des Pères Blancs, écrit à
Mgr Th. Robert, de Nantes :

“ Les Musulmans ne nous ont jamais pardonné d’occuper la maison de Sainte-Anne. Leur Saladin en entrant à Jérusalem avait transformé le sanctuaire de l’Immaculée Conception en mosquée. Après la guerre de Crimée, la vénérable église avait été donnée à la France et rendue au culte catholique. On n’oubliait pas cela.

“ Au début de 1915, quand Zammal Pacha, le dictateur de la Syrie, le bourreau du Liban, voulut transformer les bâtiments de notre séminaire en université ottomane, les cheikhs de la mosquée d’Omar, de tous les musulmans de la ville les plus fanatiques, vinrent le supplier d’enlever la mosquée du Saladin aux infidèles et de la rendre aux croyants.

“ Un jour, une escouade de policiers se présente au pauvre logis qu’occupaient nos confrères chassés de leur maison et ces gens réclament la clef de l’église au nom du tout puissant ministre. On répond que le Père supérieur est absent et qu’il a la clef sur lui.

“ Le Père supérieur, en effet, était à Saint-Jean *in-montana*, la patrie de saint Jean-Baptiste, où nous avons un pied à terre, pour constater les dégâts commis par une troupe de Circassiens. Entre autres choses, ils avaient

violemment arraché un crucifix et l'avaient piétiné avec rage. Nous possédons encore les débris de la pauvre croix ; on y voit l'empreinte des clous laissée par la chaussure ferrée de ces misérables.

“ Des gendarmes à cheval réquisitionnent une voiture et partent au galop pour Saint-Jean. Le Père supérieur est emmené devant Zammal Pacha, qui lui apprend, sans découvrir ses intentions, qu'effectivement il veut voir l'église et ordonne à son interlocuteur d'avoir à se tenir prêt pour en ouvrir la porte le lendemain à midi.

“ Vous devinez quelle nuit passèrent nos pauvres confrères. Zammal Pacha arriva à l'heure dite, entouré de son état-major. Tous les cheikhs à turban blanc étaient là. Haineux et sectaires, ils ne cessaient de prier le ministre turc, qui du reste les écoutait à peine, de désaffecter l'église.

“ Arrivé près de la porte, Zammal Pacha écarta d'un geste son cortège et s'avança seul. Il fit signe d'ouvrir. Le Père supérieur voulut essayer une protestation au nom de la France. “ Ouvrez ”, lui fut-il répondu sèchement. Les scellés sautèrent, on entra. De cette visite pouvait dépendre le sort de notre église. Torturé d'inquiétude le Père supérieur ne cessait d'appeler Marie au secours de son sanctuaire.

“ — Cet édifice est bien une propriété française, demanda le ministre après avoir longtemps regardé en silence ?

“ — Oui, Excellence, mais c'est un lieu cher à tous les chrétiens à quelque nation qu'ils appartiennent . ”

“ Nouveau silence. Zammal Pacha des yeux cherchait visiblement quelque chose.

“ — Où est le mihrab ? ” (Le mihrab est une sorte de

niche pratiquée dans une muraille de la mosquée dans la direction de la Mecque ; c'est vers cette niche, comme vers un autel, que les Musulmans se tournent pour prier.)

“ Le Père supérieur trembla. Zammal Pacha voulait-il donc prier dans notre église, nous étions perdus.

“ — Excellence, il n'y a point ici de mihrab. Tout dans l'édifice, son orientation surtout, ne peut laisser de doute sur sa destination. C'est un lieu de culte pour les chrétiens.”

“ Et la visite continua, longue, minutieuse, jusque dans les recoins sombres de la crypte.

“ Enfin, le pacha sort et les cheikhs l'entourent à nouveau et le pressent d'agir.

“ Sans perdre un instant, le Père supérieur vit le consul d'Espagne et même les consuls ennemis : il ne s'agit plus de guerre . . . la désaffection de l'église serait un soufflet aux chrétiens. Les consuls d'Espagne et d'Autriche, bons catholiques, comprennent ce langage, ils réussissent à entraîner leur collègue d'Allemagne chez Jammal Pacha. Même, le représentant de l'Autriche se montre énergique et menace de soulever l'opinion catholique si le ministre ne renonce pas à ses projets.

“ Le Pacha proteste qu'on calomnie ses intentions et, deux jours après, ne voulant pas paraître capituler, il nous enlevait l'église, mais pour la remettre au curé grec catholique, notre ancien élève. Le sanctuaire de l'Immaculée Conception était sauvé !”

ASIE

IL Y A GRANDE PITIÉ

Dans l'empire des Indes

Lettres de Sœur AUGUSTIN, catéchiste-missionnaire
de Marie-Immaculée à Nagpore

16 février 1919.



EST un mercredi, sur le coup de cinq heures du soir, que nous avons vu arriver chez nous ces trois pauvres gueux.

Le plus haut de taille est un vieux grand-père, que la douleur et la faim plient sur un bâton tremblant. Après, voilà un bon gars aux cheveux tout blancs sous les flocons neigeux du coton mal battu par ses mains inhabiles ; il paraissait bien las, le pauvre petit, après une rude journée au métier, à l'écheveau, au battage, dans l'usine où la misère l'a jeté, lui, gamin de huit ans !

Le dernier des trois, à peine haut comme une botte, la peau sur les os, s'avance d'un pas incertain, trébuche à chaque instant ; par la main son grand frère le conduit avec peine.

Ils arrivent ainsi à la Maison de Marie Immaculée, au seuil toujours ouvert à tout venant, à toute âme en détresse. Là aussi, c'est la misère bien souvent ! Du moins elle est

mise en commun, et de temps à autre, quand la douce France des missions lui sourit, la part de riz est distribuée plus abondante.

• • •

L'histoire de ces malheureuses victimes de la misère et de l'influenza, en deux mots la voici :

C'était une honnête famille de tisserands gagnant péniblement sa vie : sur le métier, le père prolongeait bien avant dans la nuit son travail courageux. Il le fallait ainsi : le menu salaire d'autrefois ne suffisait plus à procurer le riz trop cher aux cinq habitants de la pauvre mesure !

La-dessus vint l'influenza, appelée " espagnole " bien qu'" universelle ". Elle fit des ravages considérables dans l'Inde, en raison de l'état d'épuisement des masses.

La hutte du tisserand se vida !... Le même jour on conduisit au bûcher le cadavre du père, et celui de la mère ! Restaient au logis le vieux grand-père que l'épidémie respecta, Shiveram, le frère aîné, et Boudou, notre petit ami.

Shiveram, bien qu'ayant l'habitude d'aider tantôt son père à guider le fil, tantôt sa mère à monter l'écheveau, se sent trop neuf encore pour manier seul le métier ; le voici pourtant chef de famille à huit ans ! Il va s'offrir à la grande fabrique, pauvre unité de misère perdue dans la foule des 10,000 ouvriers qui viennent chercher là leur pain quotidien !

" — Un petit comme toi ! lui dit-on en riant. Que sais-tu faire ?... On va voir ça marmot. "

Mais le marmot est courageux, il bûche 7 jours et reçoit son salaire : 56 sous ! à partager entre trois, pour 7 jours !

• • •

É

naire

19.

i soir,
s pau-

que la
Après,
locons
des ; il
ournée
misère

a peau
haque
peine.
ée, au
tresse.
lle est

A la maison, près du grand-père, courbé par l'âge et la peine, le dernier petit lutte, sans soins, contre une horrible variole noire, qui porte au comble l'épreuve de ces pauvres gens. Shiveram, dans ses pensées d'avenir, trace la carrière du bambin : " Un an encore à la maison pour balayer, cuire le maigre diner, et puis comme moi à l'usine ! Je gagne 8 sous, il en gagnera bien 3 ou 4, et nous irons ainsi ! "

Hélas ! la variole impitoyable s'attaque aux yeux du petit malade, les fermant pour toujours à la lumière du bon Dieu !

L'on vit alors des larmes amères couler le long des joues du vieillard et de l'adolescent ; avec 56 sous par semaine, il n'y avait plus qu'à mourir de faim !

Un parti fut pris, dur, blessant, meurtrier au possible ; ces 56 sous, on les partagera en deux seulement et on se séparera de Boudou, le petit aveugle de trois ans ; désormais il ne saurait être qu'une charge toute sa vie.

Nous avons ouvert nos bras et nos cœurs à cet infortuné, le baptême a blanchi son âme et changé son nom de Boudou en celui de François.

• • •

20 février 1919.

C'est tous les jours, dans les villes et les villages, à travers d'immenses étendues, sous la pluie, sous le soleil, méprisant les fatigues et les dangers, que les Cathéchistes-Missionnaires de Marie-Immaculée vont à la recherche des âmes.

Cependant, un nombre incalculable d'enfants moribonds leur échappent et s'en vont aux limbes, privés pour toujours

du bonheur éternel. Ces enfants de quelques mois, par suite de la famine terrible qui désole à cette heure l'Inde entière, sont de véritables squelettes ; les mères épuisées, ne pouvant se procurer le riz nécessaire à leur propre subsistance n'ont plus de lait.

Et les missionnaires angoissées n'ont plus les moyens de porter à ces petites âmes le salut ; leurs forces s'épuisent et les ressources manquent après de si longs mois de guerre.

Un char, deux bœufs, un conducteur sont indispensables pour les voyages aux longs cours de 6 et 8 semaines dans la brousse indienne. Coût d'entretien : trois francs par jour !

Bénis soient les cœurs charitables qui, par cette minime offrande, procureront une journée de plus aux ouvrières qui s'emploient à donner des chérubins au ciel !

AMÉRIQUE

EN AMAZONIE

SUR LE MÔA, AUX LIMITES EXTRÊMES DU BRÉSIL
ET DU PÉROU

Par le R. P. C. TASTEVIN, de la congrégation du
Saint-Esprit, missionnaire de la préfecture
apostolique de Tefé

UNE INVITATION

LORS de mon premier passage comme missionnaire à
Cruzeiro do Sul, petite ville de 4,000 âmes, chef-
lieu et unique ville du département du Haut-Jurua, je
rencontrai un homme du Môa, qui me dit :

“ — Père, quand remonterez-vous notre rivière ? J'ai huit
enfants païens ; s'ils ne sont pas encore baptisés, c'est que
le prêtre ne vient jamais chez nous ; mais ils savent tous
leurs prières et le résumé du catéchisme. Si vous ne venez
pas cette année-ci, ils mourront païens. ”

C'était évidemment la douleur de voir ses fils privés du
baptême pendant si longtemps qui faisait ainsi parler ce
brave homme.

Il y avait alors à Cruzeiro do Sul quelques propriétaires de la région du Móa. Je les consultai pour savoir s'il était opportun de faire le voyage à ce moment :

“ — Non, répondirent-ils ; vous nous trouveriez dépourvus de tout. Venez plutôt pendant l'été, à la fin de la récolte du caoutchouc. ”

Il faut savoir que les régions riveraines des fleuves brésiliens sont un peu sous le régime féodal. Les propriétaires des forêts caoutchoutières sont de vrais seigneurs qui font venir de très loin, à leurs dépens, les ouvriers qui récoltent la gomme des *hévées*. Dès le début, et parfois pour toute la vie, ces ouvriers sont liés à leurs seigneurs par la dette qu'ils ont contractée en venant, et que l'obligation où ils sont de tout leur acheter, ne fait qu'augmenter avec le temps, sans compter les maladies pendant la durée desquelles les propriétaires leur fournissent nourriture, habits et médicaments. Dans ces conditions, on comprend aisément que tout, jusqu'à l'emploi du temps, est légitimement déterminé par le propriétaire de la terre, qui est en même temps le créancier de la population.

D'ailleurs, les seules maisons convenables du pays sont celles des patrons : on les appelle *barracoès* (au singulier *barracão*), les autres ne sont que de pauvres huttes sur pilotis, formés de cinq ou six poteaux soutenant un toit de paille. Ces dernières sont éparpillées dans l'intérieur des terres, suivant la distribution des *hévées* dans la forêt.

Chaque propriété ayant l'étendue d'un canton ou d'un arrondissement français il est moralement impossible au prêtre d'aller d'une hutte à l'autre administrer les sacrements. Le service religieux ne peut donc se faire que dans la

maison du patron, qui réunit à cet effet tout son personnel au jour marqué par le missionnaire.

Cela cause une certaine dépense et une certaine gêne car non seulement le personnel perd plusieurs jours de travail quand il vient de loin ; mais encore il faut donner à manger et à loger à tout le monde, et cela gratuitement : à manger, parce que dans ce pays, dès que l'on ne peut ni chasser ni pêcher, le seul homme qui ait des provisions, c'est le patron et encore ne faut-il pas que cela dure trop longtemps ; à loger, parce que généralement la maison du patron est loin de toute autre demeure. Souvent la foule est si grande qu'il n'y a pas la moitié de la place nécessaire pour que tous puissent étendre leurs hamacs sous un abri habitable. Et alors, on ne connaît qu'une solution : passer la nuit à danser pour résister au sommeil. Il était donc naturel que le prêtre consultât les patrons du Môa au sujet de la visite projetée et leur avis motivé fit remettre le voyage à la fin de l'année.

EN AVANT SUR LE MÔA

Nous sommes en novembre (l'été dans l'hémisphère austral).

Je viens de redescendre le Haut-Jurua, où j'ai été témoin d'une grande misère causée par la mauvaise récolte et la baisse du prix du caoutchouc sur le marché mondial.

A Cruzeiro do Sul, où j'arrive, je prends à nouveau des informations sur l'opportunité d'un voyage au Môa :

— Vous trouverez les choses en pire état que dans le Jurua, m'assure-t-on. Les rives du fleuve sont très basses, une grosse pluie suffit à inonder la région pour plusieurs

jou
les
rier
rier
que
D
ma
leur
je f

L

je m

A

un j

conv

"

"

"

se tr

"

"

conv

rame

nous

Je

j'allai

ment

"

canot

jours et, comme, cette année, les pluies ont été continuelles, les gens n'ont presque rien récolté, par conséquent presque rien acheté. Or, ici, quand il n'y a pas de gomme, il n'y a rien. De plus, le fleuve grossicoule à une vitesse vertigineuse que votre canot ne pourra peut-être pas surmonter. ”

N'importe ! la plainte de l'homme que j'ai rencontré en mars résonne trop douloureusement dans mon cœur. D'ailleurs, j'ai reçu l'ordre de desservir le Môa. Coûte que coûte, je ferai mon possible pour obéir.

* * *

Le 18 novembre, accompagné d'un rameur nommé Marc, je m'embarquai à dix heures du matin.

A la même heure, un autre canot sortait du port. Dans un pays où les gens sont peu nombreux, on lie facilement conversation :

“ — Sans indiscretion, où allez-vous ? demandai-je.

“ — Nous allons au Môa. Et vous-même ?

“ — Moi aussi. Je veux atteindre au moins l'endroit où se trouve un monsieur qui a huit enfants païens.

“ — Mais c'est moi ! répondit le patron du canot.

“ — En ce cas, allons ensemble. Mon canot est grand et couvert ; il pourra abriter votre famille. Vous êtes trois rameurs, je n'en ai qu'un : vous me céderez un des vôtres et nous voyagerons, vous et moi, en de meilleures conditions. ”

Je tenais beaucoup au succès de cette combinaison, car j'allais dans un pays inconnu. J'insistai ; mais tous mes arguments restèrent sans effet.

“ — Nous sommes pressés, répliqua le patron, et votre canot est un peu lourd. Il ne vous faudra pas moins de dix

à douze jours pour arriver, tandis que moi je n'en mettrai que six. Au revoir ! Je vous attends chez moi. ”

Une demi-heure plus tard, sa barque avait disparu au confluent du Jurua et du Môa.

Je suivis péniblement en faisant de tristes réflexions. C'est si dur d'avoir à ramer contre le courant depuis cinq heures du matin jusqu'à six heures du soir, sur un fleuve inconnu, sans savoir si l'on trouvera un abri pour la nuit.

* * *

Peu après mon entrée dans les eaux du Môa, je trouvai le canot de mon devancier arrêté sous un arbre de la forêt inondée. Ceux qui le montaient étaient en train de déjeuner.

Le Jurua, en pleine crue, refoulait ou plutôt retenait l'élan des eaux du Môa, de sorte que le courant était faible. Les lacs aux eaux noires des environs avaient débordé sur le fleuve dont ils avaient changé la couleur, ordinairement blanche à cause de l'argile des rives qui s'écroulent. Sauf un très faible courant, le Môa, à son embouchure, avait l'air d'une nappe liquide endormie.

Cette particularité facilitait grandement notre tâche. Aussi lorsqu'à deux heures du soir, nous rencontrâmes la première maison, on nous félicita de notre bonne marche et on augura bien du reste du voyage.

A quatre heures seulement, le canot de notre rival nous rattrapa ; mais il nous dépassa en un clin d'œil, en nous assurant pourtant que nous pourrions ce jour-là stopper et passer la nuit à l'endroit où lui-même s'arrêtait. En effet, une demi-heure plus tard, nous touchions au port où il s'était abrité.

* * *

Mais apprenant qu'à vingt minutes en amont, se trouvait une autre cabane, où l'on pouvait arriver, par terre, en cinq minutes, je résolus d'aller jusque-là. J'y fis donc conduire mon canot et attacher mon hamac pendant que la patronne de la première maison faisait réchauffer une boîte de conserves pour mon compagnon et moi. Une boîte de conserves, après avoir ramé tout un jour contre le courant, et quand on a déjeuné à neuf heures du matin, ce n'est vraiment pas exorbitant. Ah ! quelle ressource précieuse que ces boîtes de conserves dans un pays dépourvu de tout ! On ne risque pas d'attraper une indigestion, mais on se sustente suffisamment.

Je pris des informations sur l'étape suivante, sur les distances, sur les particularités de la route.

“ — Demain, me répondit l'homme du canot, vous pouvez atteindre le *barracao* Oriente, tandis que nous irons jusqu'à Nietheroy, où vous n'arriverez que dans deux jours. ”

Ce propos n'était pas pour me faire plaisir ; mais, du moins, il avait le mérite de la franchise. Mon brave interlocuteur ne cherchait pas à m'illusionner comme l'avaient fait tant d'autres qui mensongèrement raccourcissaient les distances.

* * *

Tout en me rendant à la hutte où je devais passer la nuit je rêvais tristement à mon impuissance, quand, dans un accès de générosité, mon rameur Marc me dit :

“ — Père, si vous voulez, nous partirons demain à deux heures du matin ? ”

J'en tombai des nues. C'est Marc qui me proposait cela, Marc que j'ai tant de peine à réveiller à cinq heures.

“ — Mais pourras-tu ramer pendant seize heures consécutives ?

“ — Je ne sais pas encore ce que c'est que la fatigue, me répondit-il.

“ — Alors, c'est entendu, à demain, à deux heures. Quelle surprise nous allons causer à nos co-voyageurs ? ”

Il était huit heures.

* * *

Le lendemain je me réveillai à deux heures du matin et rappelai son invitation à mon rameur.

Il ne se fit pas prier, plia mon hamac, puis le sien, et nous partîmes.

L'aube était délicieuse. Sur le fond sombre du ciel, les étoiles scintillaient comme des diamants ; la brise soufflait avec une exquise fraîcheur ; on n'entendait que les appels des grenouilles, le bourdonnement des grillons et le ronflement du fleuve qui courait déjà avec une grande rapidité.

Silencieusement, nous remontions une à une, par leur côté convexe, tantôt à droite, tantôt à gauche, toutes les courbes du Mûa. A cinq heures et demie nous en avions déjà côtoyé dix-neuf et nous étions au point où nous aurions dû déjeuner au dire de nos compagnons. Nous y primes à peine le café, sans lait, ni pain, ni quoi que ce soit.

A neuf heures nous étions à Oriente, qu'on nous avait assigné pour étape. Nous étions enthousiasmés et le succès doublait nos forces, tellement qu'à deux heures du soir nous

sa
ce
ar
—
le
sta
son
am
l'at
L
met
bes
voir
Marc
Je
Rien
encor
vant
s'allu
“ —
grâces
Qua

atteignons le point où nous n'aurions dû arriver que le lendemain soir.

• • •

Je priai la patronne de me faire chauffer une boîte de sardines, qu'elle agrémenta généreusement de quelques œufs, et je me disposais à m'asseoir à table quand je vis arriver le canot de mes rivaux. Il passa comme un éclair. — " C'est bien fini, pensai-je, je ne les verrai jamais plus ? "

Mais, aussitôt la dernière bouchée avalée, je me lançai à leur suite.

A trois heures et demie, je rencontre une maison où nous stationnons une demie-heure. A cinq heures, nouvelle maison mais elle est fermée. Je savais qu'à douze courbes en amont, se trouve une maison abandonnée ; je résolus de l'atteindre.

• • •

La nuit nous surprit en route, une nuit noire qui ne permettait de rien distinguer. J'avais déjà compté douze courbes et je ne voyais rien. Aurai-je passé la maison sans la voir ? Nos forces défailaient, les miennes du moins, car Marc " ne connaît pas la fatigue ".

Je pousse le cri des Chouans, une fois, deux fois, trois fois. Rien ne me répond. Nos compagnons seront allés dormir encore au-delà. Une dernière fois, je jette un cri en apercevant une masse sombre à gauche. Une petite lumière qui s'alluma dans la nuit fut la réponse désirée.

" — Marc, ils sont là, nous les avons rattrapés ! Rendons grâces à Dieu ! "

Quant à eux, ils n'en revenaient pas de leur surprise.

* * *

Ils se levèrent pour nous recevoir, nous firent conter les péripéties de notre voyage, et nous aidèrent à rallumer leur feu déjà presque éteint, pour faire chauffer une boîte de conserves. Nous avons ramé seize heures, coupées seulement par une heure de repos.

Tout en soupant, nous prenions des informations pour l'itinéraire du lendemain.

“ — A quarante courbes de fleuve en aval, vous trouverez le *barracao* de l'Aurore. Vous ne pourrez pas aller plus loin. Nous devons aussi y passer la nuit, car nous avons une affaire sérieuse à traiter avec le propriétaire.

“ — Et à quelle distance se trouve la cabane suivante ?

“ — A trente courbes de fleuve ; mais vous n'y arriverez pas. ”

Malgré tout, pendant que le sommeil m'envahissait, je pensais : “ Si pourtant j'y arrivais à cette autre cabane ! J'ai tant besoin de gagner de l'avance pour ne pas rester trop en retard et ne pas me décourager ! ”

LA COURSE

Le lendemain, à cinq heures du matin, nous étions déjà la rame à la main, et nos compagnons dormaient encore.

A huit heures, ils nous rattrapèrent. Avant de partir, ils s'étaient fait du café et avaient déjeuné avec les restes du diner de la veille, pendant que nous ramions, Marc et moi, à jeun, comme deux forçats.

A deux heures, nous arrivons au poste de l'Aurore, au

moment où nos émules le quittaient pour aller, par la forêt inondée, parler au propriétaire en terre non inondable ou " terre ferme " comme on dit ici.

Après un modeste déjeuner, agrémenté d'un dessert de cerises dont on m'avait fait cadeau, je repartis à la recherche de l'autre maison. J'y arrivai juste à six heures.

Elle était déserte. Pendant que Marc débarquait les bagages, je pris un bain et fis ensuite du feu pour faire chauffer notre léger repas. Puis nous allâmes dormir dans une délicieuse solitude, tout fiers de la belle étape que nous venions d'accomplir.

* * *

Un des voyageurs du canot resté à l'*Aurore* nous avait dit au moment de la séparation :

" — Nous vous rattraperons à dix heures au plus tard ! "

C'était un défi décourageant. Si vraiment ils nous rattrapaient à dix heures, jamais plus nous ne pourrions les rejoindre dans cette course épuisante. Il fallait ne rien négliger pour éviter ce désastre.

Après dix heures d'un sommeil réparateur, nous partîmes donc au petit jour, nous proposant de dîner dans un *barracão* qui porte le nom de *Beaumont*. Nous y arrivâmes à onze heures.

C'est une grande maison. Les patrons, de manières tout à fait distinguées, nous offrirent un bon repas de viande de tapir, qui nous fit d'autant plus plaisir que, depuis notre départ de Cruzeiro, nous n'avions rien mangé de frais.

Nos hôtes charmants, nous invitèrent à nous reposer jusqu'au lendemain. Mais réfléchissant que Capoue perdit An-

nibal et son armée, et sachant l'ardeur que nos co-voyageurs mettaient à nous poursuivre, je préfèrai continuer mon chemin.

“ Vous trouverez d'abord, nous avait-on dit : dix cabanes désertes, puis une maison habitée : mais il vous sera difficile d'atteindre cette dernière. ” C'est pourtant là que je me proposai de passer la nuit.

Mais il était déjà six heures quand nous atteignîmes la dixième cabane. Le fleuve était devenu un rapide et, de fatigue, la rame nous tombait des mains.

Après un suprême effort pour aller encore de l'avant, nous revînmes passer la nuit à la dernière baraque déserte.

Nos compagnons ne nous avaient pas rattrapés. Ils n'étaient pourtant pas loin.

* * *

Le jour suivant, à quatre heures et demie du matin, j'entendis un coup de fusil dans le silence de la nuit :

“ — Marc, m'écriai-je, ce sont eux ! Ils ont dormi dans la cabane voisine et nous donnent un avis. Dépêche-toi de te lever afin que nous ne nous laissions pas trot devancer ! ”

Toujours bien disposé, Marc fut immédiatement sur pied et il n'était pas encore cinq heures que nous démarrions précipitamment.

Hélas ! moins d'un quart d'heure plus tard, nous entendîmes les coups de rames précipités de nos rivaux. Peu après, ils nous dépassèrent en nous donnant joyeusement rendez-vous chez eux dans trois jours.

Je protestai que je ne me tenais pas pour battu... et je ne devais pas en avoir le démenti.

Nous arrivâmes à onze heures dans une propriété qui porte le nom de Sainte-Lucie. Ils y avaient passé à huit heures. J'y fus fort bien reçu. Pour déjeuner, du bœuf, et l'on m'en donna, pour le reste du voyage, un gros morceau salé et séché au soleil.

Au moment où je sortis, je rencontrai l'un des patrons. Il insista aimablement pour me retenir encore : mais, n'arrivant pas à me convaincre, il me fournit un guide pour me conduire par un raccourci qui me permit de visiter ses plantations. Il y a là une belle installation pour la fabrication du rhum et du sucre : on m'y donna des bananes et des pains de mélasse, subside très appréciable dans un voyage comme le mien.

Je me remis en route. On m'avait dit :

“ Vous rencontrerez d'abord deux maisons, puis (à droite) la bouche de l'Araré et, deux heures plus haut (à gauche) celle du fleuve bleu. A chacun de ces confluent, il y a un abri : mais, une demi-heure plus haut, il s'en trouve un autre encore meilleur. ”

Comme j'ai toujours pour principe de ne pas laisser pour le lendemain ce que je puis faire le jour même, c'est ce dernier point que je résolus d'atteindre et que j'atteignis de fait à six heures du soir.

Hélas ! la maison était fermée à clef. Pendant que Marc mettait les bagages à terre, j'ouvris une boîte de sardines et nous y fîmes honneur.

Une fois restaurés, Marc me dit :

“ — Moi, je dors dans le canot !

“ — Oui ; mais s'il pleut ? ”

Pour moi, je préférerai attacher mon hamac sous le toit de

la maison. A peine y étais-je installé que j'entendis un animal glisser dans le feuillage de la toiture. Était-ce un lézard ? Était-ce un serpent ? La nuit sombre ne permettait pas d'éclairer ce mystère. Ce n'était peut-être qu'un lézard ; mais le doute ne m'aurait pas laissé dormir. Je me levai, détachai mon hamac et allai rejoindre Marc.

* * *

Le lendemain, dès quatre heures, nous étions debout et en route. Une minute plus tard, nous apercevions une cabane très convenable cachée dans la forêt : c'était l'abri dont on nous avait parlé et que nous n'avions pas su trouver.

A dix heures, nous arrivâmes dans une maison où l'on nous avait promis de rencontrer du monde. Nous espérions y prendre des informations pour l'itinéraire du reste de la journée ; hélas ! les gens venaient de partir.

C'était un dimanche ; mais je ne pus dire la messe, car une demie-heure avant d'atteindre cette cabane, j'avais dû manger quelques bananes : il y avait plus de cinq heures que je ramais à jeun, et j'ignorais au juste la distance qu'il nous restait à franchir.

Je mis sur le feu la viande reçue la veille et j'épluchai quelques patates douces dont on m'avait fait cadeau. Après deux heures de cuisson, notre viande desséchée au soleil était aussi dure qu'au début : force fut de nous contenter des patates, des bananes et de la mélasse.

Je fis attacher mon hamac et j'allai me reposer pendant que Marc continuait à cuire le bœuf pour le repas du soir. Nous avions bien droit à ce repos d'une demi-journée.

che
V
ran
un
arri
à ba
Mon
tant
la fo
A
maisi
n'etic
jours.

Plu
Répub
dait le
jours a
Le k
nuer m
l'admin
mon ca
passai
Saint-J
de Répu
arbres, r
versaien

Mais il était écrit que j'arriverais le même jour qu'eux chez mes compagnons de voyage.

Vers trois heures apparut un canot avec une dizaine de rameurs qui accostèrent pour me saluer. Ils se rendaient à un champ de manioc pour y faire de la farine : mais mon arrivée changeait les plans du patron qui, ayant un enfant à baptiser, résolut de remonter avec nous et deux rameurs. Mon canot, ainsi équipé, volait littéralement sur les eaux ; tantôt nous suivions le fleuve, tantôt nous entrions dans la forêt.

A six heures, nous étions chez nos compagnons, dans une maison portant le nom sympathique de *Récréation* ! Nous n'étions arrivés que trois heures après eux, au lieu de six jours. Mais j'étais épuisé !

ENCORE PLUS LOIN !

Plus haut dans le Môa, il y a encore quatre propriétés : *République, Saint-Jean, Montjoie et Gibraltar*, où se rendait le postier pour son voyage mensuel. Il était parti quatre jours avant moi de Cruzeiro et je venais de le rattraper.

Le lendemain, après une bonne nuit, je résolus de continuer ma route. Je ne pris que les bagages nécessaires pour l'administration des sacrements, et laissant le reste dans mon canot, sous la garde du propriétaire de *Récréation*, je passai dans la pirogue des deux personnes qui allaient à Saint-Jean. En route je touchai à République. Au-dessus de République, le fleuve se rétrécit sensiblement. Des arbres, renversés par l'orage ou minés par le courant, traversaient son cours d'une rive à l'autre. Par ailleurs, les

courbes étaient plus petites, plus rapides, et le voyage devenait plus pittoresque.

A onze heures, nous étions à Saint-Jean.

Un fiancé, qui se trouvait là par hasard (car il travaille à Gibraltar), désireux de profiter de ma présence pour se marier religieusement, me pria de lui laisser le temps d'aller chercher ses habits et d'avertir son garçon d'honneur. Les parents de la fiancée me firent la même prière.

J'y consentis en mettant pour conditions qu'on me donnerait les moyens d'arriver le jour même à Gibraltar. Je ferai la cérémonie à mon retour. On m'équipa un canot léger, on me fournit six rameurs et, avant six heures du soir j'arrivais à destination. C'est le dernier point habité du Brésil sur la frontière du sud-ouest. A trois heures de là, le Môa franchit les collines de Contamana, dernier contrefort des Andes : de l'autre côté, c'est le Pérou !

* * *

Gibraltar est un joli site planté de caféiers et qui domine de très haut la rivière : son nom lui fut donné par son premier fondateur, un Juif qui se disait espagnol. C'est un point où confluent cinq divisions ecclésiastiques : le diocèse de l'Amazone et la préfecture apostolique du Haut Ucayali, la préfecture apostolique d'Iquitos (Pérou) et celle du Haut Solimoès (Brésil), enfin notre préfecture apostolique de Tefé. J'en profitai pour envoyer un salut à l'Europe de cette localité qui serait un point stratégique remarquable.

Le propriétaire de Gibraltar avait été le sacristain de mon prédécesseur dans ses courses apostoliques. Il fut char-

mé
re
lem
liqu
quar
ne r

Je
mon
d'où j
rua, m
si loin
âmes d
le !
N'y
fois de
Mais la
divine, t
religieu
serait-ce
peu, elle
est très c
Ce ne
viendra v
une époq
buer le pe
revenir ar
En atte
nos positio

mé de me recevoir et fit baptiser ses deux enfants. Malheureusement, il est franc-maçon, comme on l'est assez généralement en ce pays, c'est-à-dire libre-penseur de fait et catholique de nom. Aucun de ses clients n'était marié. Aussi, quand je les invitai à remplir leur devoir pascal, personne ne répondit à mon appel.

* * *

Je dis la messe parce que je tenais à remercier Dieu de mon voyage et à lui offrir le saint sacrifice en cet endroit d'où je dominais le bassin du Javary, du Jutahy et du Jurua, mais je fus seul à communier. J'étais désolé. Venir de si loin pour faire participer à la grâce des sacrements les âmes de bonne volonté et n'en trouver aucune qui en veuille !

N'y a-t-il pas de quoi décourager et empêcher une autre fois de s'imposer tant de sacrifices pour un si triste résultat ? Mais la population se voit tellement sevrée de toute parole divine, tellement séparée de tout ce qui rappelle les pratiques religieuses, tellement dans l'impossibilité de recevoir, ne serait-ce qu'une fois par an, la sainte Eucharistie, que, peu à peu, elle s'habitue à vivre en dehors de tout culte et qu'il est très difficile de l'arracher à sa torpeur.

Ce ne sera que lorsqu'un prêtre résidera à Cruzeiro et viendra visiter ces pauvres gens tous les ans, sans faute, à une époque fixée d'avance, prêcher la parole de Dieu, distribuer le pain de vie, que, peu à peu, ils s'accoutumeront à revenir aux pratiques obligatoires de la religion catholique.

En attendant, faisons du moins notre possible pour garder nos positions, déjà en bien mauvaise posture. N'éteignons

donc pas la mèche qui fume encore ; mais tâchons de la ranimer pour qu'un jour, à l'heure que Dieu sait, elle serve à allumer ici le brasier de l'amour divin...

• • •

On me parla d'une tribu d'Indiens qui errait aux environs. J'aurais bien-désiré les voir ; mais personne ne savait au juste l'endroit où ils se trouvaient en ce moment, car ils étaient nomades et ne vivaient que de chasse. Leur nom, les "Nucuinis" éveilla mon attention. Quand on sait que, dans la langue indigène, l'*n* l'*r* s'interchangent fréquemment, on constate que ce nom est celui même des Roucouyennes de la Guyane française. De plus, à moins d'une journée de distance, un des affluents de l'Ucayali porte le nom de Maroni, comme le fleuve qui sépare la Guyane française de la Guyane hollandaise. Voilà donc nos Roucouyennes séparés en deux bandes par plusieurs milliers de kilomètres et par une foule de fleuves immenses.

Comment se sont-ils divisés ? Quel itinéraire ont-ils suivi. Mystère de la préhistoire indienne, que personne n'a dévoilé jusqu'ici et que personne ne dévoilera sans doute, maintenant surtout que la barbarie moderne achève de détruire en ces pauvres Indiens et dans leur langue les derniers documents qui pourraient nous éclairer.

Ces pauvres gens, inconscients de leur faiblesse et prenant les civilisés pour des ennemis qui viennent leur enlever leurs terres et leurs femmes, ont parfois attaqué et attaquent encore de temps à autre les maisons des extracteurs de gomme. Ceux-ci alors, pour pouvoir travailler en paix, font appel à

leu
O
leu
l
tab.
Ind
ter
la ce
ploy
aussi
de ce
tique
pas p
plus
sans d
au ser
faut d
si loin
ment b
cathol
trop à l
Indiens
Ce jo
Elle n'ét
assez po
elle part
sonne q
c'est le b
même un
Naturelle

leurs voisins et organisent une expédition contre les Indiens. On les surprend, on les cerne et on leur fait chèrement expier leurs agressions.

Le gouvernement brésilien, pour éviter ces abus regrettables, a établi la " catéchèse laïque et positiviste " des Indiens : mais les Indiens ne sont pas tous disposés à écouter ces messieurs. Les chefs de la catéchèse ne quittent pas la capitale, où ils jouissent de grasses rétributions. Les employés secondaires savent à peine signer leur nom et sont aussi barbares que les Indiens. Les mœurs du chef actuel de ce département ressemblent beaucoup à celles que pratiquent ses administrés, et je me demande si ce n'est pas plutôt lui que les Indiens ont catéché ! Si nous étions plus nombreux nous, missionnaires, nous parviendrions sans doute à les régénérer, mais nous ne suffisons même pas au service des chrétiens. Et puis, pour aller aux Indiens, il faut des ressources, car ceux-ci sont indigents, et ils sont si loin de tout centre civilisé ! D'autre part le gouvernement brésilien ne semble nullement disposé à aider l'Eglise catholique dans cette tâche ardue. La charité catholique a trop à faire en Afrique en en Asie. Que Dieu ait pitié des Indiens de l'Amazonie !

Ce jour-là je baptisai une Indienne originaire du Pérou. Elle n'était pas très versée en religion, mais elle en savait assez pour recevoir validement le baptême. L'homme dont elle partageait l'existence y tenait parce que, ici, une personne qui n'est pas baptisée passe pour un être déchu, car c'est le baptême qui confère l'humanité, et il avait tout de même un peu honte d'être uni à une telle personnalité. Naturellement, j'exigeai préalablement qu'il se mariât avec

elle et qu'il s'engageât à compléter l'instruction de son épouse.

* * *

De retour à Saint-Jean, je procédai au mariage que j'avais promis de célébrer.

Le soir, après souper, tous les gens de la maison récitèrent le chapelet, chantèrent les litanies et quelques pieux cantiques. Ensuite je les invitai à se confesser, ce qu'ils n'avaient pas eu l'occasion de faire depuis dix ans. Une dizaine de personnes répondirent à mon appel. Je n'avais donc pas à me repentir de mon voyage, puisque plusieurs âmes en avaient profité pour revenir à Dieu.

Le lendemain, à l'heure de la messe, suivant mon habitude, je leur fis un petit *fervorino*, comme on dit à Rome, destiné à exciter la " ferveur " endormie et à provoquer dans les cœurs quelques bonnes et fortes résolutions.

Puis il fallait se séparer.

* * *

Deux jours après, j'arrivai chez l'homme aux huit enfants dont j'ai parlé au commencement de ce récit. Vous vous imaginez combien grande fut sa joie de voir le prêtre pour ainsi dire chez lui. Lui si chrétien et qui avait enseigné le catéchisme à ses enfants encore païens ! Lui qui pleura presque dans les rues de Cruzeiro pour me déterminer à remonter le Moa ! . . . Et bien non ; détrompez-vous. Loin de se montrer joyeux, il fut tout désappointé. Comme il n'avait pas trouvé de parrains à son goût pour eux tous et qu'il voulait qu'ils fussent baptisés tous ensemble, il dé-

cl
lu

ba
je
pe
qu
A
ensi
L
leur
"
d'ent
serie
pouv
vous
absen
Im
en tou
en rec
gile ne

Le v
montée.
Pour
fois plus
N'allez p
pas mém

clara qu'il attendrait et rien ne put le faire changer de résolution !

Heureusement j'eus dans cette localité à faire d'autres baptêmes. Il y avait là une vingtaine de personnes réunis : je leur rappelai le devoir de la communion pascale. Deux personnes seulement répondirent à mon invitation. Et dire que tous ces gens-là se disent catholiques !

Après souper, je réunis tout le monde pour la prière. Mais ensuite, on dansa toute la nuit pour fêter les baptêmes !

Le lendemain, après la messe, je ne pus m'empêcher de leur dire :

“ Vous venez d'assister au divin Sacrifice ; mais deux d'entre vous seulement y ont participé comme il le faut. Ne seriez-vous pas plus heureux si tous, en sortant d'ici, vous pouviez dire : “ J'emporte Dieu dans mon cœur ? ” Mais vous avez préféré les amusements. N'aurez-vous pas en mon absence des semaines et des mois pour vous divertir ? ”

Impossible de juger de l'effet véritable de cette semonce ; en tous cas, j'ai semé la parole de Dieu : un autre peut-être en recueillera les fruits, si du moins les ouvriers de l'Évangile ne laissent pas longtemps le terrain en friche...

SUR LA RIVIÈRE BLEUE

Le voyage à la descente est bien autrement facile qu'à la montée.

Pour peu qu'on aide le courant on marche trois ou quatre fois plus vite. A midi, nous entrons dans la Rivière Bleue. N'allez pas croire que les eaux en soient azurées ; elles ne sont pas même vertes comme celles du Tapajoz, du Xingu ou de

l'Océan ; elles sont de couleur claire et un peu chargées d'argile jaune. On a ainsi appelé cette rivière parce que ses eaux sortent des collines boisées de Contamana qui, de loin, paraissent bleues. C'est une curieuse figure de rhétorique vulgaire, qui consiste à dénommer un objet par les qualités de son voisin.

La Rivière Bleue rejetée en arrière par le Moa, avait à son embouchure une marche assez languissante qui n'était pas pour me déplaire et me permit d'atteindre assez tôt le premier *barracao*.

Je fus très galamment reçu par le gérant. Son établissement est le mieux tenu de tous ceux que j'ai vus en ce pays, et tout participe du fouillis de la forêt vierge.

Depuis qu'elle avait été avertie de mon passage, sa femme, ou plutôt celle qui en tenait la place, n'avait plus eu de repos : elle avait déjà taillé et cousu un grand nombre de robes et d'habits pour ses filleuls et filleules de baptême et de confirmation. Elle allait avoir à souffrir une grande déception car les lois ecclésiastiques ne me permettaient pas de l'accepter comme marraine.

Je vous ai dit que la propriété de mon hôte était très bien tenue. Lui, conscient de la valeur de son travail et désireux de m'en convaincre, m'invita après souper à en faire le tour.

La nuit était noire comme charbon ; pas une étoile au firmament.

— Je puis, me dit-il, sortir de chez moi en pantouffles à n'importe quelle heure de la nuit sans crainte ni de trébucher ni de salir ma chaussure. Suivez-moi... Ici, il y a une planche ; faites attention pour ne pas glisser... Bien ! Maintenant nous allons monter un escalier. N'ayez pas peur !

To
No
ten
c'es
des
rabi
de v
vous
et le
verru
la m
J'a
je voy
Ap
à fair
—
tenant
person
jusqu'à
cente r

Le vo
ne me
s'étende
famille
cette rég
vail pén.
Quand

Tout est excessivement propre. . . A gauche, voici mon jardin. Nous ne manquons jamais de fleurs, ni de légumes. . . Maintenant nous sommes sur le plateau. Cette masse sombre, c'est l'abri de mes ouvriers, c'est moi qui l'ai fait. . . Voici des manguiers, des orangers, des caféiers ; je les ai trouvés rabougris, chétifs, misérables : aujourd'hui ils sont superbes de verdure. . . Maintenant nous allons visiter la grange, où vous verrez un magnifique dépôt pour la farine de manioc et les pains de mélasse qui nous servent de sucre ; vous verrez aussi de superbes installations pour la fabrication de la mélasse. . . "

J'admirais de confiance. Mais tout de même, pensais-je, si je voyais un peu mieux, mon admiration serait plus sincère. . .

Après cette tournée, nous causâmes du service religieux à faire :

" — Vous aurez plusieurs baptêmes, me dit-il ; mais maintenant nous ne sommes pas prêts ; je n'ai convoqué mon personnel que pour dimanche. Remontez plutôt notre rivière jusqu'au dernier poste habité ; je vous promets qu'à la descente nous serons tous à vos ordres. "

* * *

Le voyage que m'engageait à faire le gérant du *barracoo* ne me souriait guère. Les dépendances de cette propriété s'étendent à trois jours en amont. Il ne s'y trouvait qu'une famille et le prêtre n'avait pas paru depuis onze ans dans cette région. J'avais donc en perspective beaucoup de travail pénible sans grand espoir de fruits spirituels.

Quand il pleut, le fleuve est un torrent irrésistible ; quand

il ne pleut pas, le lit, presque à sec, reste hérissé de troncs d'arbres, par-dessus lesquels il faut transporter le canot à force de bras.

A Cruzeiro, et dans le Haut-Môa, toutes les personnes à qui j'en avais parlé m'avaient déconseillé ce voyage. J'eus l'occasion plus tard de constater qu'elles ne m'avaient pas trop exagéré les difficultés de l'excursion. Mon hôte pourtant tenait à ce que je la fisse pour lui laisser, à lui et à ses clients, le temps de se préparer. Il me peignit la région et ses habitants sous un si beau jour qu'il triompha de ma résistance.

Mais il fallait aussi décider Marc. Mon hôte lui parla des Montagnes Bleues de Contamana. Cela suffit. Marc, qui n'avait jamais vu de montagne, se déclara prêt à tous les sacrifices pour ne pas perdre une si belle occasion.

* * *

Le lendemain, de bonne heure, après avoir laissé sous la garde du patron les bagages inutiles, nous partîmes donc pour les Montagnes Bleues. En route, les pères de famille que je rencontrâis m'encourageaient dans mon entreprise, car ils avaient besoin de quelque temps pour préparer le baptême de leurs enfants ; les autres me représentaient ce voyage comme une folie. L'unique manière de résoudre la difficulté était de faire un essai par moi-même.

Le premier jour de l'excursion ne fut pas trop mauvais : je fis une très belle étape. Je passai la nuit avec trois jeunes gens, qui, ce jour-là, avaient tué un agouti et un pécarí : un vrai régal.

co
un
El
sio
va
L
teu
Je l
mor
un i
tre
pass
L'
nous
jours
boute
vrir
la nu
cause
ce, ce
je pré
Je l
mon c
passa
non sa
pratiq
provid
rebrou

* * *

Le lendemain, j'arrivai à midi au point où l'on m'avait conseillé de passer la nuit. Je continuai ma route malgré une pluie fine, qui paraissait devoir durer jusqu'au soir. Elle nous trempait jusqu'aux os ; mais, dans la vie de missionnaire, si l'on ne voyageait que par un beau temps, il vaudrait mieux ne pas sortir de chez soi.

A deux heures, je rencontrai un grand chaland de colporteur accosté à la rive. Il appartenait à un israélite marocain. Je l'abordai, et le propriétaire très aimablement m'invita à monter pour m'abriter de la pluie. J'acceptai, car, en amont un immense tronc d'arbre barrait le fleuve d'une rive à l'autre et était à moitié submergé, de sorte que je ne pouvais passer sans une aide.

L'aimable israélite nous offrit un bon verre de vin pour nous réchauffer. Il me raconta qu'il était là depuis plusieurs jours. Ses trois hommes avaient entaillé l'arbre aux deux bouts et au milieu, mais n'avaient pas encore réussi à s'ouvrir un passage. Il espérait pourtant en venir à bout avant la nuit. Il me pria de passer avec lui le reste du jour : nous causerions du Maroc, qui maintenant appartenait à la France, ce qui lui permettait de me traiter en compatriote. Mais je préfèrai continuer mon voyage.

Je le priai de me prêter ses hommes pour m'aider à hisser mon canot par-dessus l'obstacle. Il y accéda volontiers ; on passa mes bagages dans le chaland, et nos quatre hommes, non sans peine, firent glisser mon canot par une des encôches pratiquées dans l'énorme tronc. Mais n'eût été la présence providentielle de ce colporteur, j'aurais dû, ce jour-là, rebrousser chemin.

La pluie avait cessé de tomber ; mais le temps restait très chargé et nous menaçait d'un déluge. Mis en train par une fraîcheur exceptionnelle, Marc et moi, nous faisons *voler* la pirogue, lorsque, vers trois heures, les écluses du ciel s'ouvrirent toutes grandes.

En un clin d'œil, nous eûmes tellement froid que nous claquions des dents. Impossible de s'arrêter : il n'y avait là aucun abri ; nous ramions toujours de plus belle et déjà nous commençons à nous inquiéter, car la rame tombait de nos mains grelottantes, lorsque nous aperçûmes une cabane.

Nous fîmes halte malgré nous, car il n'était que quatre heures. Je montai en courant changer d'habits, et, pendant que Marc mettait les bagages à l'abri, je fis du feu pour préparer un repas réchauffant. J'attachai le canot le plus haut possible, autant que le permettait la longueur de notre chaîne, car la rivière montait à vue d'œil et risquait d'emporter tout dans son élan.

* * *

A six heures nous étions déjà couchés ; n'ayant comme compagnons que trois pauvres chiens à qui leurs maîtres n'avaient laissé pour toute provision que trois régimes de bananes vertes.

Deux fois pendant la nuit, Marc se leva pour vider le canot qui s'était rempli d'eau et pour l'attacher toujours plus haut. Chaque fois il constata que le-niveau du fleuve s'était élevé de deux mètres.

Vers quatre heures, la pluie cessa : je me levai, je célébrai la messe (c'était dimanche) et à cinq heures et demie, nous continuâmes notre voyage.

Pe
rent
empo
bon
En q
Rien

Ver
tueux,
en arr
comme
entra
le chen
dée qu'i
Nous
encore c
res j'arr
Impossil
car le fl
rapide.

On me
sus". Ce
avait tué
terre, que

Les hal
rent surto
pour m'aic
Le lende

Peu après, deux hommes qui descendaient me demandèrent si je n'avais pas vu un canot que les flots avaient emporté pendant la nuit. Je n'avais rien vu et je bénis le bon Dieu de ce que la même chose ne me fût pas arrivée. En quelle situation re me verrais-je pas en ce moment ? Rien que d'y penser me donnait le frisson !

• • •

Vers midi, nous rencontrâmes un affluent tellement impétueux, tellement grossi par la pluie de la veille, qu'il rejetait en arrière la Rivière Bleue, devenue par ce fait immobile comme un lac. Je pris cet affluent pour un raccourci et j'y entrai résolument. Heureusement, au bout d'une demi-heure le chenal devint si obstrué par les arbres de la forêt inondée qu'il nous fut impossible de passer au delà.

Nous revînmes sur nos pas, à contre-cœur, persuadés encore que nous ne nous étions pas trompés. A quatre heures j'arrivai à un hameau qui porte le nom de " Bon Jésus ". Impossible d'aller plus loin sans l'aide d'un autre rameur, car le fleuve se retrécissait beaucoup et devenait un vrai rapide.

On me reçut très aimablement, au hameau du " Bon Jésus ". Ce jour-là, mon hôte avait été heureux à la chasse : il avait tué un sangulier et capturé quatre grosses tortues de terre, que dans le pays on appelle *jabutis*.

Les habitants, qui étaient de vrais gentlemen, me rendirent surtout un grand service en me donnant un homme pour m'aider à ramer jusqu'au dernier point de mon voyage.

Le lendemain nous étions donc trois rameurs sur mon ca-

not. Il n'y avait personne de trop, car, à mesure que la rivière se rétrécissait, le courant devenait plus rapide et les obstacles se multipliaient. De temps à autre il fallait employer la hache pour faire passer la pirogue à force de bras entre les troncs d'arbres qui barraient le cours d'eau.

* * *

J'atteignis à midi une propriété appelée, " Joli Pont ", bien qu'il n'y eût pas là-l'ombre d'un pont. Ce qu'il y avait de joli, c'était la plantation d'arbres fruitiers, de maïs, de cannes à sucre et de manioc qui s'étendaient à très grande distance ; c'était surtout la trace de l'intelligence humaine dans ce cadre sans fin de la nature sauvage.

" — Pourquoi ce nom de Joli Pont ? demandai-je au propriétaire.

" — C'est un nom que je trouve harmonieux ! ", me répondit-il.

Ne riez pas. Combien de gens sur terre ressemblent à ce brave homme, attachant plus d'importance à la mélodie des discours charlatanesques qu'à la vérité de ce qu'ils expriment !

* * *

J'allai dormir dans un ancien *barracao* abandonné qui porte le nom de *Montebello*. Il n'avait rien qui rappelât la montagne, rien non plus qui donnât une impression de beauté. Au moins, nous y reposâmes à l'aise et, pour la première fois depuis le commencement du voyage, je me levai tard le lendemain. La matinée était pluvieuse et je savais proche l'étape suivante, qui était la dernière.

(À SUIVRE)

P
J
S.
bienf
nemer
gripp
Ce
qu'hab
vingt
de ses
lequel,
vicaria
de son
griffes
religion

AFRIQUE

UNE GRANDE PERTE

Pour les missions d'Abyssinie

Lettre de M. GRUSON, lazariste, supérieur
de la mission d'Abyssinie

JE vous écris, le cœur gonflé de douleur, dans le but de payer la dette sacrée de la reconnaissance.

S. E. M. le *Cuntiba* (gouverneur) Wassané Zémanel, notre bienfaiteur, notre ami, notre seul appui auprès du gouvernement Abyssin, est mort à l'improviste, emporté par la grippe, à l'âge de vingt-six ans.

Ce n'est pas un malheur ordinaire, c'est un désastre ! Bien qu'habitué aux épreuves (nous en avons tant vu depuis vingt ans !) ce coup nous a accablés. L'Ethiopie a perdu un de ses fils qui lui faisaient le plus d'honneur, un homme sur lequel, en toutes circonstances, elle pouvait compter. Notre vicariat est désormais exposé à tous les coups ; il est privé de son bouclier, de celui qui, par deux fois, l'a tiré des griffes du ras Sioum, l'irréconciliable ennemi de notre sainte religion.

* * *

M. Wassané était un jeune homme comme il faut, très distingué, et l'on pouvait espérer beaucoup de lui pour l'avenir de sa patrie.

Successivement consul d'Abyssinie à Asmara, ministre des postes, télégraphes et téléphones, en dernier lieu gouverneur d'Addis-Abéba et conseiller très écouté de S. À. I. le prince Téféri, le *cantiba* Wassané a fait preuve, dans ces diverses situations, de qualités vraiment remarquables. Il était appelé à jouer un rôle des plus importants dans les destinées de son pays, au mieux des intérêts de nos missions.

Le Saint-Siège a noblement reconnu les éclatants services rendus par M. Wassané à la cause catholique. Notre Saint-Père le pape avait fait adresser à notre insigne bienfaiteur ses félicitations et ses remerciements, et, de plus, lui avait conféré la croix de commandeur de Saint-Grégoire-le-Grand.

* * *

C'est en mars 1916 que j'eus l'honneur de faire la connaissance de celui que nous pleurons inconsolables. Nous étions au plus fort de la persécution déchaînée par le fameux Sioum, gouverneur du Tigré.

J'arrive à Asmara. M. le consul Wassané m'écoute avec un vif intérêt : " Je vous promets de faire tout ce je pourrai ", me répondit-il. Dans sa bouche, ce n'était pas une phrase banale : les événements devaient le prouver. Il me déclare qu'il va télégraphier au lidj lassou et au négus Mikaël, et qu'il se charge d'envoyer, par son messenger rapide, nos lettres au gouvernement abyssin.

Nos dépêches et nos lettres n'ayant obtenu aucun résultat,

bon gré mal gré, je dus partir pour la capitale. Le consul Wassané s'y rendait en même temps que moi, appelé qu'il était par son gouvernement. Cette coïncidence était vraiment providentielle. Grâce aux instances réitérées de notre bienfaiteur qui revenait tous les jours à la charge, le lidj lassou finit par apposer le sceau impérial aux lettres qui rendaient la paix à nos pauvres catholiques persécutés. Il était temps ; sans M. le consul Wassané, notre mission aurait cessé d'exister en juillet 1916.

Nous avons eu cette année un nouveau coup de vent. Le ras Sioum veut avoir notre peau et nous refusons avec entêtement de nous laisser écorcher. Voyant l'orage menacer de plus en plus, je repartis, en juin dernier, pour la capitale.

Notre bon consul, était devenu *cantiba* d'Addis-Abéba et conseiller de l'héritier du trône d'Ethiopie, le ras Téféri. C'est grâce à lui que j'ai obtenu l'audience du prince régent et de nouvelles lettres adressées au ras Simoun, où il était de nouveau enjoint à l'orgueilleux chef du Tigré de laisser en paix notre petit troupeau.

Enfin notre puissant ami nous fit accorder l'autorisation d'avoir une modeste procure à la capitale et travaillait encore à nous obtenir la permission de fonder une léproserie et une école d'arts et métiers dans le Choa.

* * *

Un mot peint admirablement la bonté de son cœur. Comme je prenais congé de lui, le 26 août dernier, il me parla ainsi : " J'aurais voulu causer longuement avec vous. Hélas ! le temps me manque pour recevoir mes amis comme je le désirerais. "

Au moment de nous séparer pour ne plus nous revoir, il m'offrit une grande photographie le représentant debout à la droite du prince impérial. Le ras Téféri pose la main droite sur l'épaule du *cantiba* comme pour dire : Voilà le soutien de mon trône ! Prenant la plume, notre bienfaiteur écrivit au dos de la photographie : A mon honoré ami. Souvenir. Wassané Zémanel.

* * *

Le *cantiba* Wassané est mort ! les portes de fer de l'Abysinie, un moment ouvertes, se sont refermées. Hélas ! quand se rouvriront-elles ? Nous voilà rejetés au milieu des vagtes furieuses qui ne nous laissent pas apercevoir le port. Mes confrères et moi, nous sommes profondément affligés, nous ne sommes ni découragés ni désespérés. Nous sentons le besoin de nous abandonner complètement à Dieu. Le bon Maître ne laisse pas ignorer que, quelquefois, il ne dérange que pour arranger, et que sa miséricorde s'occupe de notre pauvre mission. Cela nous suffit.

Let




furei
les
mom
XVI.
Ce
certa
cet a
fonde
effray
menç
d'aff
rien n
gation
était t
grégat
furent

ASIE

Les Sœurs Mariamettes

**Lettre du R. P. NOURRIT, de la Compagnie de Jésus
procureur de la mission de Syrie**

'EST sous le pontificat de Grégoire XVI, dans la première partie du siècle précédent, que nos Pères furent appelés à aller reprendre en Syrie et dans le Liban les œuvres d'apostolat qu'ils avaient dû suspendre au moment de la suppression de la Compagnie de Jésus au XVIIIe siècle.

Ce fut surtout parmi les populations chrétiennes et, en certains endroits, complètement catholiques de la Syrie que cet apostolat s'exerça tout d'abord. Témoins de la foi profonde de ces peuples, Maronites et Grecs catholiques, mais effrayés du danger de la propagande protestante qui commençait, ils se préoccupèrent surtout de conserver et d'affermir la foi dans les villages chrétiens et pour cela rien ne leur parut plus efficace que la création d'une congrégation indigène de religieuses enseignantes. Cette création était tellement indiquée par les circonstances que deux congrégations absolument semblables quant au but à poursuivre furent formées simultanément : l'une dans un milieu maro-

nite à Bikfaya et l'autre parmi les Grecs catholiques si nombreux à Zahlé.

La crainte d'une incompatibilité d'humeur entre deux rites (ou nations comme on dit là-bas) avait été seule cause de ce double emploi.

Mais bientôt l'expérience apprit aux missionnaires que la sainte charité plane au-dessus des rivalités de race, et promptement les deux congrégations furent amalgamées en une seule qui porta le titre officiel des Sœurs indigènes des Sacrés-Cœurs de Jésus et de Marie et que la population continua à appeler Mariamettes.

Depuis lors on n'a eu qu'à se féliciter de cette fusion, qui, sans nuire à la charité, a permis de faire un bien plus étendu.

* * *

Ces bonnes Sœurs, après quatre ans de formation, deux ans pour le noviciat et deux ans pour l'étude de l'arabe et du français, sont envoyées au nombre d'au moins deux dans un village catholique ou mixte, c'est-à-dire en partie catholique et en partie schismatique.

Durant la semaine ces deux bonnes Sœurs font, le matin, la classe aux enfants, et, dans l'après-midi, réunissent les femmes du village qui viennent apprendre auprès d'elles la couture, la broderie et la tenue d'un ménage.

Le dimanche venu, après une messe matinale, elles partent, chacune de son côté, accompagnées de trois ou quatre des plus grandes filles de l'école ; elles vont dans un village voisin, distant d'une, deux, trois ou quatre heures, pour y réunir les femmes, leur apprendre les prières, tandis que les

g
a
a
m
de
de

rel
ser
poj

G

C

relig

Sceu

Co

Sceu

c'est

famil

à l'od

dant

dévo

tagne

cher l

a été

et le n

poste

le Frèr

grandes filles venues avec elles apprennent le catéchisme aux enfants, garçons et filles. Puis, le soir venu, elles rentrent au logis et reprennent, au village central, l'œuvre des semaines précédentes. De cette façon, chaque groupe de Sœurs dessert plusieurs villages et y maintient la foi et la pratique des sacrements.

Voilà ce que font, depuis longtemps, les cent à deux cents religieuses de la Congrégation des Mariamettes : elles conservent la foi et affermissent la piété parmi ces bonnes populations libanaises.

* * *

Qu'est-il arrivé depuis la guerre ?

Ce que j'ai su, c'est que les Turcs qui avaient expulsé les religieux et religieuses français ont retenu les Frères et Sœurs indigènes.

Ce que je sais aussi, c'est qu'ils ont défendu aux pauvres Sœurs de continuer à porter leur costume et à faire la classe ; c'est qu'ils les ont forcées à se réfugier dans leurs pauvres familles, dans le Liban ; c'est encore que pour se soustraire à l'odieux de massacres comme ceux d'Arménie, et cependant pour ne pas laisser sans châtements ces populations dévouées à la France, ils ont établi, tout autour de la montagne de Liban, une garde sévère avec la consigne d'empêcher l'introduction de tout ravitaillement. La conséquence a été que la moitié de la population est morte de faim ; et le nouveau supérieur de la mission, en se rendant à son poste en novembre ou décembre, a rencontré à Alexandrie le Frère Muzzaouak, Maronite natif d'un petit village du

Liban, dont il venait de recevoir des nouvelles : sur 150 habitants de ce village, 127 étaient morts de faim.

* * *

Aujourd'hui, ce qui reste des Sœurs est accouru se mettre à la disposition de la Mère générale, Mère Augustin. Une partie d'entre elles a repris l'œuvre de l'enseignement dans les villages ; une autre partie a reçu pour sa part un fort contingent des nombreux orphelins victimes moins de la guerre que de la cruauté des Turcs.

Voilà où elles en sont pour le présent.

Que feront-elles dans l'avenir ? — Ce qu'elles ont fait jusqu'ici et qui va devenir encore plus nécessaire, maintenir et affermir la foi.

Les sectes protestantes sont toujours là, guettant, pour y pénétrer, les villages où il n'y a pas de Sœurs.

La France aussi va désormais exercer dans ce pays, sous une forme ou sous une autre, une autorité prépondérante. Naturellement, elle se préoccupera de la question des écoles et il y a tout lieu de redouter, si l'on juge de l'avenir par le passé, que, si tous les postes importants ne sont pas occupés par des religieuses sachant le français et l'arabe et, par suite, irremplaçables, la place sera prise par des institutrices laïques. C'est là une situation bien faite pour attirer vivement l'attention et le concours des catholiques français ayant conscience de la mission religieuse de notre pays.

En Algérie, en Tunisie, au Maroc, on pouvait se désintéresser de l'éducation chrétienne de la population, qui est musulmane. Mais peut-on, sans indignation, envisager la

poss
qui
rait
la f

V.
de S
pres
pour
pour
lante
à offi
rieus

possibilité de la perversion morale et religieuse d'un pays qui se donne à nous avec amour et qu'en échange on tenterait de priver de son bien le plus précieux, le don sacré de la foi.

* * *

Voilà pourquoi, en ma qualité de procureur de la Mission de Syrie, j'adresse à tous les catholiques français un appel pressant en faveur des Mariamettes. Il nous faut de l'argent pour soutenir celles qui existent ; il nous en faut beaucoup, pour ouvrir les portes du noviciat aux nombreuses postulantes qui sollicitent la faveur d'y être admises et qui n'ont à offrir, avec leur bonne volonté, que leur immense et glorieuse pauvreté.

150

être
Une
dans
fort
de la

t fait
ainte-

pour y

s, sous
érante.

écoles

air par

s occu-

et, par

tutrices

er vive-

is ayant

désinté-

qui est

sager la

A N T O U R A

(LIBAN)

LES Religieuses de la Visitation d'Antoura ont adressé à toutes les maisons de leur Ordre une lettre-circulaire pour dire leurs souffrances pendant la guerre. Quelle consolation pour elles de se retrouver en communication avec le monde civilisé !

Tout le Liban a été plongé dans la plus affreuse misère :
" Que de familles on été décimées ! Que de villages déserts !
Que de personnes fuyant la famine sont allées chercher la vie loin du foyer domestique et n'ont trouvé que la mort :
Les gémissements des affamés, jour et nuit, nous déchiraient le cœur. Presque tous les matins, la Sœur tourière trouvait à nos portes des victimes que la faim avaient raidies.

" Mgr le Patriarche, croyant que la guerre n'allait pas durer, avait ordonné à toutes les communautés religieuses d'aider les nécessiteux en vendant au besoin leurs propriétés.

" Nous n'avons pas manqué de faire ce qui était en notre pouvoir. Mais, notre pensionnat était fermé ; les sauterelles, en 1914, ont ravagé nos récoltes et empoisonné nos terrains ; les affamés partageaient avec nous les produits de nos jardins par leurs vols multipliés ; notre forêt de pins a été entièrement rasée par le gouvernement turc. . . Il nous fallait donc hypothéquer ou vendre nos terrains, nos vases sacrés, nos draps de lit même, et, malgré cela, nous nous trouvons endettées de 6,000 livres turques. "

Pendant 3 ans, les pieuses filles de sainte Chantal ont vécu de pain noir (qui n'avait du pain que le nom), et de légumes apprêtés à l'eau, sans huile, ni beurre, ni graisse. Elles ne faisaient qu'un seul repas par jour ; le soir, l'estomac bien vide, elles couchaient sur la dure, leurs matelas ayant été vendus ainsi que la plupart de leurs couvertures.

Durant cette sombre période, la communauté a perdu quatre religieuses, ainsi que l'aumônier, leur cher, vénéré et zélé Père, Mgr Joseph Sfaïr.

Le gouvernement turc, après avoir essayé de chasser les Visitandines, de leur monastère, leur imposa la charge de 160 orphelines, dont les parents avaient été massacrés. Elles se dévouèrent au soin de ces pauvres enfants ; mais elles durent se réfugier elles-mêmes dans les caves.

Elles ont offert leurs privations au Cœur de Jésus pour apaiser la colère divine et elles sont restées toujours confiantes en la Providence.

ASIE

SCÈNES DE LA VIE MONGOLE

Véridiques histoires de brigands

Relation du R. P. ALBERT BOTTY, de la Congrégation belge du Cœur Immaculé de Marie, missionnaire en Mongolie orientale

I

LES AVENTURES DU PÈRE-MARC

REVENANT un jour de Fangéchenn à Chenn-tsing, le Père Marc voit à quelque distance du chemin, un ours énorme assis sur son arrière-train :

“ — Tiens ! crie-t-il à son boy, tu vas voir comme on trouve la peau de ce particulier-là ! ”

Ce disant, il avait saisi sa carabine et était descendu de cheval.

Glacé d'effroi, le boy ne put d'abord proférer une seule parole ; mais quand il vit son maître épauler froidement, il fit tant d'instances et si bien, même au nom de ses petits enfants, que le Père Marc, bougonnant un peu, dut remonter en selle :

“ — Voilà, conclut-il, ce qui s'appelle avoir la frousse !
Ma réputation de chasseur est faite. J'entends déjà le petit
père Tchang se payer ma tête en demandant : “ Hé, Père
Marcus, je me recommande pour ta prochaine peau d'ours ! ”
Mais le boy n'en avait cure et, prenant les devants, il lança
son cheval en un galop effréné, que le missionnaire fut
obligé d'imiter, cependant que le lourd plantigrade, intrigué
par ce manège insolite, dirigeait sa promenade de digestion
vers l'endroit où les deux cavaliers s'étaient tantôt arrêtés
comme pour le sauver.

* * *

La seconde aventure, dans laquelle le Père Marc fut pris
comme otage par les chevaliers du maquis, fut bien plus
corsée et mérite d'être racontée par le menu.

On était dans la première décade du mois d'août.

Le sorgho, déjà grand, balançait mollement ses lourds
épis, sur lesquels des perles de rosée scintillaient au soleil.
La campagne disparaissait sous d'immenses fourrés de sor-
gho qui, de-ci de-là, alternaient avec des champs de millet
ou de fèves.

C'est l'époque propice pour messieurs les brigands et
coupeurs de routes qui surprennent les voyageurs isolés et
se dérobent aisément aux poursuites des gendarmes.

* * *

Le Père Marc chevauchait paisiblement au petit trot de
sa monture et ne pensait nullement à la possibilité d'une
mauvaise rencontre.

Bien au contraire! La conscience du devoir accompli et la consolation d'avoir aidé un pauvre chrétien dans le passage à l'éternité inondaient son âme de la plus douce joie.

Hier, en effet, vers le milieu de l'après-midi, il avait été mandé pour un malade à huit grosses lieues de sa chrétienté. Aussitôt, muni de la Sainte-Réserve, il avait enfourché son hongre.

Après avoir voyagé jusque bien tard dans la nuit, il avait pu confesser le mourant, l'extrémiser, lui donner le Saint-Viatique. Bref, le bon Dieu avait admirablement bien disposé les choses, car vraiment, le malade semblait n'avoir attendu la venue du missionnaire que pour recevoir les sacrements et passer à une vie meilleure.

Heureux lui-même d'avoir été l'instrument des divines miséricordes et d'avoir fait un heureux de plus, le Père Tehao, après un très court repos, était remonté en selle et il comptait bien être rentré à Chan-heou pour le coup de midi, car le soleil tape dur en Mongolie.

Il chevauchait depuis une couple d'heures et achevait d'égrener son second chapelet quand, à quelques jets de pierre du village de Che-K'iao-tzeu qu'il venait de traverser, quatre gaillards de mauvaise mine et l'arme au poing, se précipitent d'un champ de sorgho et lui barrent le sentier, en criant :

“ — Halte! Descends de cheval! ”

Il veut parlementer, mais les brigands ont déjà saisi la bride et l'un d'eux, braquant son arme sur la poitrine du missionnaire, lui réitère vivement l'injonction de descendre.

Le Père Marc obéit.

A peine a-t-il vidé les étriers qu'il est saisi par la tresse et traîné dans un fourré de sorgho.

Suivant alors le lit d'une petite rivière, les brigands l'amènent dans un vallon écarté, où gîte Li-wan-iou, chef de la bande, entouré d'une bonne vingtaine d'hommes étendus sur l'herbe.

L'arrivée du prisonnier fait sensation. Les rapineurs se lèvent pour mieux le dévisager et Li-wan-iou commence son interrogatoire :

“ — D'où es-tu ? ”

Le Père répond avec bonhomie :

“ — Pas du voisinage précisément ! Mon humble famille habite au Heou-fou, à quelque 80 lieues d'ici, pour vous servir ! ”

Li-wan-iou fait la moue ; car il n'entrevoit nullement de quelle utilité pourra lui être pareil otage dont les proches demeurent à l'autre bout de la province. Allez-moi entamer des négociations avec ces gens-là ! Il continue.

“ — Et que viens-tu lambiner par ici ? ”

“ — Grand homme, je suis un tout petit bout de professeur à l'école de la mission de Han-heou.

“ — Nous avons de la déveine aujourd'hui ! Si nous avions pu soupçonner que tu étais de la séquelle des “barbus” — vieux sobriquet pour désigner les Européens, — je te garantis que nous t'aurions laissé cheminer en paix. Les chrétiens, ça me porte malheur ! A chaque fois que j'ai eu maille à partir avec cette engeance-là, j'ai eu à m'en repentir. Les soldats ont le diable au corps quand ils sont commissionnés pour recouvrer des otages chrétiens ; la moitié même de la rançon n'avait pas le don de les affioler le moins du monde, et il m'a fallu rendre la liberté aux captifs sans toucher un maravédis de profit... Mais enfin, le coup est fait ! Nous aviserons. ”

Et il commanda :

“ — En route! vers l'ouest! ”

Aussitôt quelques hommes vont détraver les chevaux qui broutent sans façon dans un champ voisin, ils les abreuvent, puis les sellent. D'autres amènent bientôt cinq pauvres otages — de bonne prise, ceux-là — qui étaient dissimulés dans un fourré en contrebas. Ce sont des fils de famille, presque des enfants, cueillis durant la dernière quinzaine.

Les pourparlers sont déjà engagés pour les rendre à leurs familles, mais Li-wan-iou a besoin d'argent et il tient la dragée haute. Il réclame de 5 à 10,000 ligatures (jusqu'à 3,000 francs, somme énorme dans ces parages.

Malheureux enfants! leurs traits étirés ne trahissent que trop les mauvais traitements dont ils ont été victimes de la part des bandits, qui veulent ainsi obliger leurs parents à délier plus facilement les cordons de leur bourse.

Notre prêtre chinois sera joint à ce groupe minable; mais auparavant, il doit enlever son habit long dont un brigand s'affuble aussitôt et, lui riant au nez :

— “ Frère aîné, dit-il, vois donc comme ton habit se coule gracieusement sur mon humble personne! ”

Un autre lui “ emprunte ” son chapeau; un troisième ses bottes, un quatrième ses bas, sans compter selle et literie déjà soigneusement partagées :

— “ Vous me laisserez sans doute quelque chose! ” plaisante le pauvre tondu, qui veut faire bonne figure à mauvais jeu.

— “ Ta peau! ” ricane un bandit.

On laissa au missionnaire sa chemise et son pantelon, et on lui lia les mains derrière le dos. Les autres captifs, pareillement garottés, ne sont pas mieux partagés en fait d'habillement. Ils font peine à voir.

* * *

Quand tout est prêt, les brigands sautent en selle, et les otages, encadrés par des gardiens farouches, les suivent, pieds nus, et nullement protégés contre les ardeurs d'un soleil de plomb.

On louvoye pendant 4 ou 5 heures en suivant de préférence les chemins écartés, les sentiers de montagne ou en coupant droit à travers les moissons.

Quand l'étape paraît suffisamment longue, Li-wan-iou envoie trois ou quatre de ses soudards inspecter les abords de l'un ou l'autre petit village de montagne.

Si les renseignements sont favorables, la troupe s'y amène au grand trot.

Les métayers, surpris et apeurés, seront aux petits soins pour les bandits, qui s'installent dans les meilleurs locaux et se font servir comme des princes.

Mais avant que de faire ripaille, les brigands-tortionnaires se livrent parfois à une scène d'une cruauté vraiment révoltante, à laquelle les gens de la maison et les voisins doivent assister bon gré mal gré !

Les otages sont saisis l'un après l'autre pour être suspendus, par le pouce et par le gros orteil, à une corde passée sur une solive du toit, il n'y a pas d'étage et généralement pas de plafond dans les habitations ordinaires.

Tandis que les victimes hurlent à rendre l'âme, Li-wan-iou leur demande de consentir une fois de plus à la rançon exigée, pour élevée qu'elle soit.

Il arrive que, au cours de ce supplice, l'un des otages perd connaissance. Les bourreaux ne sont pas en peine pour un détail de si minime importance ; ils détachent le malheu-

reux qui s'éroule sur le sol et lui versent un sceau d'eau froide sur la tête. La victime reprend ses sens.

* * *

Je disais tantôt que les paisibles villageois qui, bien à contre-cœur, hébergent ces hôtes encombrants, étaient des spectateurs obligés de ces barbares extorsions, et ce, pour deux motifs : le premier, afin de leur inculquer une crainte salutaire qui leur “ coudra la bouche ” et les empêchera de jamais dénoncer les voleurs aux autorités, sous peine des plus terribles représailles ; le second, afin qu'ils puissent renseigner les familles des otages sur l'urgence de passer par les exigences du bandit, si elles veulent revoir leurs fils pas trop abîmés.

* * *

Quand ce fut au tour du P. Marc à gigoter à la corde fatale, Li-wan-iou, se ravisant, lui demanda :

“ — Penses-tu que l'Eglise consentirait à me livrer trente fusils à tire rapide en échange de ta personne ? ”

“ — Trente fusils ! s'exclama le missionnaire, mais elle n'en lâchera pas un seul, pas même un demi, pour récupérer une croûte comme moi. C'est par pitié qu'elle a bien voulu louer mes pauvres services ! ”

“ — Je vois que tu as la langue bien pendue et pas l'air morose du tout, répliqua l'autre en acquiesçant. Au fait, j'y ai pensé, je ne suis nullement pressé de te lâcher. Tu es professeur, tu as une teinte de littérature, tu sais lire, écrire, compter, tandis que, dans toute notre troupe, pas

i
r
h
fi
no
pe
Pè
pè
qui
I
I
car
bier
renc
A
Mar
naire
otage
Ce
le noi
1 Pè
motifs
entraîn
la port

un gars qui sache déchiffrer un caractère, fût-il grand comme une porte de cour. Tu seras mon secrétaire, tu tiendras les comptes. ”

Et avant que le bon Père ait pu esquisser une réponse, il ordonna à ses séides d'enlever les liens du captif et de lui rendre ses effets. Quand le missionnaire eût réintégré ses habits, bas et sculiers, Li-wan-iou, décidé à gagner tout à fait sa nouvelle recrue, lui dit :

“ — Ma foi ! ta frimousse me revient assez ! Désormais, non seulement tu mangeras à ma table, mais je t'adopte pour mon fils sec. ”¹

“ — Trop d'honneurs ! trop d'honneurs ! ” balbutia le Père Marc tout confus.

Le missionnaire prit donc son repas avec son nouveau père sec et, dûment restauré, il passa une excellente nuit, qui le remit des émotions et des fatigues de la veille.

Le lendemain nouvelle randonnée.

Le missionnaire dut encore faire tout le trajet à pied, car Li-wan-iou, appréhendant que son fils adoptif pouvait bien lui brûler la politesse et prendre le large, n'osa lui rendre sa monture.

A cela près, toutes les attentions étaient pour le Père Marc, à qui il remit même de menus gâteaux, que le missionnaire s'empressait de glisser entre les mains des malheureux ôtages.

Ce soir-là, il n'y eut pas de scène d'extorsion, parce que le nouveau secrétaire réclama tout le temps libre pour dres-

¹ Père sec, fils sec, parenté nominale qui se confère pour les motifs les plus futiles. Sans exiger beaucoup de devoirs, elle entraîne après elle, des avantages assez appréciables et ouvre la porte à de nombreux abus.

ser le compte exact du butin de ses étranges compagnons : argent, billets, pièces de soie, opium, dérobés depuis les quinze derniers jours de campagne.

Quand le bilan fut dressé, le chef en fit la distribution non sans se réserver la part du lion, à laquelle son fils sec avait toute licence de puiser largement.

• • •

Au matin du troisième jour, les avis se trouvèrent très partagés :

“ — Il faut piquer vers l'Est ”, criaient les uns.

“ — Non, c'est vers l'Ouest qu'il faut se diriger ”, clamaient les autres, avec non moins de véhémence.

Les tenants de ce dernier parti prétendaient que ce jour, le trentième de la sixième lune, était néfaste pour tout brigand qui n'aurait pas mis le cap sur l'Ouest. Il pouvait être sûr de tomber dans un guet-apens quelconque ou d'avoir la peau trouée.

Li-wan-iou, aussi superstitieux qu'il était rapace et cruel, n'osait trancher le débat.

Les têtes s'échauffaient et les brigands s'enguirlandaient copieusement d'aménités pittoresques, quand le chef cria, tout rayonnant de joie :

“ — A quoi bon se quereller ? Maître — titre donné à tous les professeurs — Maître Tchao va nous tirer d'affaire. Je dois avoir un petit bouquin qui, paraît-il, s'appelle *Pamenn-chou*, le livre aux huit portes. Il fut composé par un brigand célèbre pour tirer les copains des mauvais pas et leur indiquer les portes... les directions propices. Fouillez dans ce havre-sac et passez le livre à Maître Tchao ! ”

O
sion
Li
supe
à pr
écha
les. A
se fai
coopé
Qu
au che
“ —
caract
une ér
seuls in
n'en ce
Cetta
de rec
paille, j
A ce
choisir
cachait
Le pl
l'on piqu

A mes
son intér
qu'il visi
avait déj
petit bon

On exhiba le précieux manuscrit, qui fut remis au missionnaire.

Li-wan-iou avait dit vrai : ce grimoire était un livre superstitieux qui renseignait les brigands sur les directions à prendre pour rapiner sans trop se compromettre et pour échapper aux poursuites des soldats ou milices cantonales. Mais, comme bien on pense, Père Mare ne voulut pas se faire le complice de la pègre, encore moins consentit-il à coopérer à un acte entaché de superstition.

Quand il eut bien reluqué et feuilleté le manuscrit, il dit au chef :

“ — Oui, c'est bien le *livre aux huit portes*. Tous les caractères me sont connus, seulement leur agencement est une énigme pour moi. C'est un secret, écrit à l'usage des seuls initiés. Je ne puis en comprendre le sens parce que je n'en connais pas la clef. ”

Cette explication parut satisfaisante, et force fut au chef de recourir à un moyen plus vulgaire : tirer à la courte paille, pour se renseigner sur le parti à prendre.

A cet effet, il chargea le plus jeune de la bande de choisir entre deux chaumes d'inégale grandeur dont sa main cachait les bouts inférieurs.

Le plus court qui était censé désigner l'Est sortit... et l'on piqua droit vers le soleil levant.

* * *

A mesure qu'on avançait, le missionnaire sentait dans son intérieur une joie toujours plus grande. Les parages qu'il visitait aujourd'hui en si étrange compagnie, il les avait déjà traversés pour visiter des chrétiens établis au petit bonheur dans ce fouillis de montagnes.

Oh ! avec quelle ferveur il priaît son bon ange de le faire enfin rencontrer un chrétien, une connaissance, qui put le rendre à la liberté, ou du moins lui en procurer les moyens ! Sa prière fut exaucée.

* * *

Au déclin du jour Li-wan-iou jeta son dévolu sur un hameau dont l'aubergiste païen connaissait les missionnaires pour les avoir plusieurs fois hébergés. Seulement, un clin d'oeil du Père Marc l'avertit de n'en rien laisser paraître. On attendait le moment propice.

Il arriva bientôt.

Tandis que les tortionnaires répétaient encore leurs sévices sur les malheureux otages, le missionnaire réussit à s'éclipser sans éveiller l'attention.

Arrivé dans la cour, il glissa quelques mots à l'oreille d'un valet qui rangeait les selles des brigands.

La nuit venue, le valet en informa son patron qui, incontinent, députa un homme sûr à Chan-heou pour avertir les catéchistes.

Avant la levée du jour la commission était faite.

* * *

Après avoir réfléchi avec ses collègues, le premier catéchiste enfourche le meilleur cheval du village et file, ventre à terre, d'une traite jusqu'à T'a-tzeu-Keou, où il met le mandarin au courant. Celui-ci prend aussitôt l'affaire en mains.

Il tient conseil, propose, écoute, examine et, finalement, se rallie au plan que voici : il connaît un certain Wang-i-

I
r
P
tr
pe
ch
iou
à d
I
la e
séq
cult
son
Wan
Gr
l'anc
Ap
lieute
renté
de Cl
Mê
et de
Li-wan
Cel

ts'ing, brigand repentî, père sec de Li-wan-iou qui fut son lieutenant.

L'ancien chef de bande, désireux de finir ses jours en paix, guette toutes les occasions de rendre service aux autorités, dans l'espoir que celles-ci voudront bien passer l'éponge sur son passé par trop compromettant.

En exécution du plan arrêté, une estafette part à fond de train pour mettre Wang-i-ts'ing au courant de l'affaire et pour le charger de libérer le Père Marc.

Ce premier succès une fois obtenu, le mandarin saura chaperonner ses subalternes pour relancer la troupe Li-wan-iou sans trêve ni merci et pour l'obliger à rendre ses ôtages à la liberté.

* * *

Le soleil allait disparaître pour la sixième fois derrière la crête des montagnes depuis que le Père Marc avait été séquestré par les brigands; Li-wan-iou se prélassait chez un cultivateur assez cossu et sa troupe se disposait à prendre son repos quand la sentinelle vint annoncer l'arrivée de Wang-i-ts'in . —

Grande liesse dans toute la bande qui se réjouit de revoir l'ancien chef.

Après les saluts d'usage, le nouveau-venu prie son ancien lieutenant, au nom de leur vieille amitié doublée d'une parenté sèche, de relâcher le Père Marc Tchao, missionnaire de Chan-heou.

Même chez les voleurs de profession, les droits de l'amitié et de la piété filiale sont imprescriptibles et, bien à regret, Li-wan-iou déclare aussitôt à son fils sec qu'il est libre.

Celui-ci prend à l'instant congé de ses étranges compa-

gnons, fait seller son cheval et part dans la nuit. Deux brigands l'escorteront jusqu'à la grand'route.

Une fois libre et débarrassé de ses convoyeurs, Mare Tchao, de meilleure humeur que jamais, ne peut contenir sa joie et les échos de la montagne redisent les accents de sa prière reconnaissante.

Le lendemain, dans sa petite église de Chan-heou, le missionnaire célébrait la sainte messe et, dans une courte allocution entrecoupée par les sanglots des assistants, il leur interprétait la sublime invocation : " Rendons grâces au Seigneur notre Dieu, car Il en est digne ! "

II

UN VEINARD

Les temps sont durs et nous réservent un hiver des plus rudes : la récolte du sorgho, principale céréale de l'Est chinois, a manqué en beaucoup d'endroits. Or, pas de sorgho, pas de vivre et pas de chauffage, car la tige de cette plante est ici le combustible le plus commun.

La disette ne fait risette à personne ; elle devient tôt un fléau redoutable sous les frimas de Mongolie, où, durant des semaines et des mois, le thermomètre oscille entre 20 et 30 degrés au-dessous de zéro. Aussi bien les morts par congélation ne sont-elles pas rares.

* * *

Un malheur ne vient jamais seul, et, comme première conséquence de la famine, nous constatons une grande recru-

d
v
l'
ra
un
cha
l
ère.
aux
à le
pro
T.
va v
man
meill

Qu
nant
taine
dents.
Son
leurs
à belle
les briq
Il ne
une ma
Les l
ronne a
— 1

descence du brigandage sur nos montagnes et dans nos vallées. Il ne se passe guère de jour sans que nous parvenions l'écho d'otages emmenés, de caravanes pillées, de métairies rançonnées.

C'est que, à deux lieues environ de Notre-Dame des Pins, une bande de vingt brigands gîte sur les hauteurs du Kou-chan-tzeu et fait des razzias continuelles.

Un jour, pour se distraire sans doute, car le métier est éreintant, messieurs les chevaliers du maquis firent visite aux deux frères Tch'enn. Ces petits métayers ont adjoint à leur exploitation un champ de melons, dont la vente leur procure de jolis bénéfices.

Tous les matins, l'un des frères, le balancier sur l'épaule, va vendre à Ta-toenn les produits de sa culture. Le commandant du poste, un certain Tchao, est même un de ses meilleurs clients.

* * *

Quel ne fut pas l'étonnement du maraîcher quand, revenant du marché, il vit sa melonnière envahie par une vingtaine d'individus de mine rébarbative, armés jusqu'aux dents.

Son frère apeuré fait l'empressé pour cueillir les meilleurs melons et les offrir à ces messieurs qui les dévorent à belles dents, à s'en lécher les babines. Il ne s'y trompe pas les brigands du Kou-chan-tzeu sont là.

Il ne peut contenir son indignation et il lance aux intrus une malédiction des plus corsées.

Les brigands l'ont entendu et l'un d'entre eux lui claironne aussitôt l'ultimatum suivant :

— Hé ! petit frère, doucement, doucement ! sinon, l'un

de nos pruneaux t'enverra coucher dans le ravin avec les pelures de nos melons! ”

L'autre se tait quelques instants; mais, dépité de voir sa plantation ravagée par cette pègre maudite, il revient à la charge:

“ — Vous êtes sans vergogne, vous autres, de priver deux pauvres agriculteurs de leur gagne-pain !

“ — Oh! riposte le chef en riant, si le coeur t'en dit, il ne tient qu'à toi de te joindre à notre troupe; tu auras part égale avec nous. ”

Ce n'était qu'une boutade; mais le païen, aigri par le sans-gêne des bandits, ne put résister à l'appât du butin qui le dédommagerait rapidement des pertes qu'il venait de subir.

Aussi, après un moment de réflexion, il leur crie:

“ — Je suis des vôtres. ”

On parla encore un brin, et il fut convenu que le nouvel enrôlé, muni d'un fusil ou d'une arme quelconque, rejoindrait la bande au crépuscule, dans une grotte du Kou-chan-tzeu.

* * *

Le jardinier fut fidèle au rendez-vous.

Durant les quatre premiers jours, il n'eut guère le temps ni l'envie de regretter sa melonnière, car on rapina ferme et, le soir venu, on festina de même, tant et si bien qu'à l'aurore du cinquième jour, la sentinelle, les paupières alourdies par le genièvre, ne remarqua que trop tard les soldats de Ta-toenn, commandés par Tchao en personne, qui se déployaient pour cerner les brigands. Les soldats

ava
nel
I
les
L
moll
été
avai
tuée
Le
passa
peur
balles
un pr
C'ét
Fou
et, qu
soldat:
“ —
chien q
Auss
asséna,
goureux
d'horrib
Deux
toenn su

Ce fur
furent in
Ils dépêcl

avaient déjà escaladé la moitié du versant quand la sentinelle donna l'alarme.

Deux coups de feu lui répondirent et l'étendirent sur les cailloux.

Les brigands sautent sur leurs armes et ripostent, mais mollement, car la partie est par trop inégale. Aussi, n'eût été la complicité des *siun-king* (gendarmes), que Tchao avait embrigadés avec ses hommes, toute la bande eût été ou tuée ou capturée.

Les brigands purent donc se dérober par les issues et les passages commis à la garde des gendarmes, qui, eux, avaient peur des représailles. Toutefois les soldats tirèrent quelques balles sur les fuyards, en blessèrent six et réussirent à faire un prisonnier.

C'était l'ex-jardinier de la melonnière.

Fou de rage, celui-ci se débattait comme un beau diable et, quand on voulut le garroter, il mordit le bras d'un soldat :

“ -- Ce n'est pas un homme, cria l'adjutant, c'est un chien qui a de fameux crocs. Cassez-lui une patte. ”

Aussitôt un soldat, brandissant le canon d'un fusil, en asséna, sur la jambe du prisonnier, quelques coups si vigoureux qu'il l'a cassa en deux endroits, non sans lui faire d'horribles blessures.

Deux jours plus tard, le malheureux était ramené à Ta-toenn sur une charrette.

• • •

Ce furent les Frères de la Congrégation indigène qui furent informés des détails que je viens de rapporter. Ils dépêchèrent aussitôt M. Hiu, professeur au collège de

Notre-Dame des Pins, auprès du prisonnier, pour tâcher de le convertir, car ils avaient pareillement appris que la sentence capitale — celle-ci doit être prononcée par le colonel — était attendue d'une heure à l'autre :

“ — Faites diligence, disait Frère Jean à M. Hiu ; tandis que vous irez à Ta-toenn, nous supplierons le Sacré-Coeur de Jésus de bénir votre démarche et de sauver cette âme. ”

M. Hiu craint l'eau froide plus qu'un chat échaudé ; mais pour ce malheureux qu'il avait mission de sauver, il aurait cent fois passé la rivière. Il égrena son chapelet tout le long du trajet ; et, au passage de deux gués grossis par les inondations, il lança au ciel des oraisons jaculatoires particulièrement émues.

• • •

Enfin il arrive à Ta-toenn, va droit à la caserne et obtient du commandant Tchao l'autorisation de voir le prisonnier.

Celui-ci, gardé à vue, souffrait un vrai martyr dans un misérable réduit. Les vers grouillaient dans ses plaies, qui répandaient une odeur insupportable. Au moral, le malheureux était on ne peut plus déprimé ! Pas une main charitable pour panser ses blessures, pas une parole amie, pas un rayon d'espoir !

Aussi, les exhortations de M. Hiu tombèrent-elles sur un terrain favorable, d'ailleurs admirablement préparé par les prières des bons Frères et par la grâce de Dieu.

A mesure que ce bon Samaritain lui témoigne de la sympathie et lui parle religion et charité, le pauvre paria, qui d'ores et déjà se sent écrasé sous le mépris universel et de plus est broyé par la douleur, entrevoit l'aurore d'une

autre
Auss
lui es
de Pa

Il p
il atte
La s
de mo
terreu
d'abor
remplis
garde t
rera un
A mi
de stup
fait jaill
sol. Pau
avec lui

autre vie. Il croit, il espère, il se repent, il aime, il pleure. Aussi consent-il volontiers à recevoir le saint baptême, qui lui est conféré séance tenante; M. Hiu lui impose le nom de Paul.

* * *

Il peut mourir maintenant, car il a confiance en Dieu et il attend le beau ciel.

La sentence du colonel arrive dans la nuit; c'est la peine de mort, mais le condamné n'en éprouve pas la moindre terreur. Dès le matin, il reçoit la visite du Père Joseph Ts'ien d'abord, celle de M. Hiu ensuite. Leurs exhortations le remplissent de courage et de joie. Il est chrétien et il regarde la mort comme une expiation nécessaire qui lui procurera un bonheur sans mesure et sans fin.

A midi, justice est faite au milieu d'une immense foule de stupides curieux. Un coup de feu, tiré à bout portant, fait jaillir la cervelle du malheureux, qui s'écroute sur le sol. Paul Teh'emn rejoignait le bon larron pour chanter avec lui la miséricorde du Sauveur Jésus.

AFRIQUE

VICARIAT APOSTOLIQUE DU BANGOUÉLO

LES MISSIONS DE KAIAMBI ET DE CHILOUBOULA MISES AU PILLAGE

LE 17 novembre dernier, le " War Office " — ministère de la guerre d'Angleterre — annonçait, sans plus de détails, que le général allemand Von Lettow, qui, avec une bande de mercenaires noirs vivant de razzias, tenait encore la campagne dans la région du lac Nyassa, avait capitulé le 14 novembre, sur la rivière Tchambézi, au sud de Kasama.

Cette nouvelle nous jeta dans une grande angoisse ; car pour parvenir à cet endroit de la North-Eastern-Rhodésia, en contournant le nord du lac Nyassa, Von Lettow et sa bande avaient dû passer par nos stations de Kaiambi et de Chilouboula. Quel avait été le sort de ces deux chrétientés ?

Deux lettres que nous venons de recevoir ont mis fin à notre incertitude. Elles ont été écrites à la hâte et nous dépeignent, sans aigreur comme sans découragement, la désolante situation où nos confrères se trouvent plongés. Les voici sans commentaire :

Just
visite
sion d
Ave
procha
et nou
Sœurs
devant
Penc
constru
venus t
sée sou
Un t
bande
quelque
Notre i
pitoyab
naie du
fruit, p
moins d
Les i
maisons
greniers

**Lettre du R. P. BOISSELIER, missionnaire
à Kaiambi**

Kaiambi, 14 novembre 1918.

Juste pour la clôture de la guerre nous avons reçu la visite des troupes allemandes. Elles ont occupé notre Mission depuis le lundi 4 novembre jusqu'au jeudi 7.

Avertis en pleine nuit (1 h. $\frac{1}{4}$ du matin) de leur arrivée prochaine, nous avons vite ramassé ce que nous avons pu et nous nous sommes enfuis dans les montagnes avec les Soeurs et bon nombre d'indigènes, poussant notre troupeau devant nous.

Pendant huit jours nous avons vécu en nomades, nous construisant des huttes de branchages ; mais nous voilà revenus tous bien portants, Dieu merci, malgré une nuit passée sous la pluie.

Un triste spectacle nous attendait à notre arrivée : une bande de pillards avait passé. Ils ne nous ont laissé que quelques livres sans valeur pour eux, éparpillés partout. Notre récolte de blé a été arrachée, coupée et gâchée de pitoyable façon. Tout ce que nous avions d'étoffes (la monnaie du pays) a été emporté. Au jardin, il ne reste plus un fruit, plus un légume. Je n'estime pas les pertes subies à moins de vingt mille francs.

Les indigènes n'ont pas été traités mieux que nous. Leurs maisons ont été dévalisées et mises dans un vilain état, leurs greniers ont été éventrés, etc.

**Lettre du R. P. DELAUNAY, supérieur
de Chilouboula**

Chilouboula, 3 décembre 1918.

Je vous envoie le compte rendu des très édifiantes cérémonies qui ont eu lieu à notre station, à l'occasion de notre solennelle consécration au Sacré Cœur.

Hélas ! Le Sacré-Cœur a signé cette consécration à sa manière, qui n'est pas pour décourager des hommes apostoliques : il l'a signée de la croix.

En effet, nous nous étions offerts à Lui généreusement le dimanche 6 octobre, et le dimanche 10 novembre, notre mission était pillée par les Allemauds. Déjà celle de Kaïambi avait été mise à sac du 4 au 7 novembre.

Il nous a été impossible, dans notre fuite, d'emporter beaucoup de choses : presque tous les hommes étant absents ou réquisitionnés par l'administration qui a son siège à Kasama. Nous comptons plus de quinze mille francs de pertes.

La mission a été abandonnée du 10 au 17 novembre, jour où nous avons appris la conclusion de l'armistice. Lorsque nous y sommes revenus, nous avons trouvé les bâtiments intacts, mais vides de leur matériel : étoffes, provisions, ornements d'église, etc, tout a été ou emporté, ou gaspillé, piétiné, déchiré, brûlé.

Les villages qui nous entourent ont été visités et fouillés, les greniers éventrés et saccagés. Beaucoup de chrétiens en rentrant chez eux n'ont absolument rien retrouvé de leur petit avoir.

Maintenant tout est calme et nous reprenons nos travaux ordinaires avec plus de zèle et d'ardeur que jamais.

Priez pour nous, n'est-ce pas !

L'Ère du martyr n'est pas close

Relation par le R. P. ANGE, supérieur de la mission française des capucins en Mésopotamie et Arménie

AU milieu des grands événements qui viennent de bouleverser le monde, pour beaucoup, les massacres d'Arménie n'ont été qu'un des faits divers de la grande guerre, et un épisode lointain de l'histoire qui s'écrivait sous nos yeux en pages de sang.

Et le martyre de l'Arménie est passé inaperçu.

On le comprend : l'attention était retenue à nos frontières où se résolvait pour nous une question de vie ou de mort.

Les lecteurs des *Annales de la Propagation de la Foi* savent que, par delà les frontières de la patrie terrestre, celles de l'Eglise sont le monde que Jésus a donné à ses apôtres la mission de lui gagner ; ils ont ainsi, — parce que catholiques — un cœur grand comme le monde ; ils n'ont donc pas été sans penser et sans compatir aux chrétiens, qui, dans ces lointaines missions de la Turquie intérieure, souffraient sanglante persécution : et ils trouveront bon, je l'espère, que l'on vienne, dans une heure plus calme, leur parler d'eux, et de la pauvre mission franciscaine de notre province de Lyon qui fut le théâtre du plus sanglant carnage.

* * *

En lisant ce qui se passa d'horrible dans chacune de nos stations de Mésopotamie et d'Arménie, ce serait une erreur de croire — et, sur ce point, l'errement de quelques-uns a égaré l'opinion — que, seule, la question de nationalité a été la raison de ces massacres qui ont fait en Turquie des victimes que l'on compte maintenant par centaines de mille.

En Orient, il ne faut pas l'oublier, c'est la religion qui constitue la nationalité. Aussi, le Turc qui tue un Arménien ou un Syrien, sait qu'il tue un chrétien, et c'est un chrétien qu'il veut tuer.

Les auteurs et organisateurs des massacres, ministres et gouverneurs, prétendirent avoir des raisons politiques, mais les exécuteurs, eux, soldats et Kurdes, étrangers à la politique, ne virent qu'une chose: massacrer des chrétiens et faire du même coup acte de patriotisme et œuvre de religion (1).

Cela est certain. Aux heures de fanatisme exaspéré, quand le cimetière déjà tant de fois rougi dans la sang chrétien, reprend la tuerie, entre celui qui tue et celui qui est tué il n'y a plus de conflit de nationalité, mais une seule question, la religion. Le bourreau le sait et la victime ne l'ignore pas: l'un tue en haine de la foi et l'autre meurt pour sa foi.

Et alors, s'il en est ainsi, — et ceux qui connaissent l'âme turque savent qu'il n'en est pas autrement, — la mort de ces victimes des derniers massacres a un sens que n'ont pas

(1) Témoin ce vali de Mamouret-ul-Aziz qui, le 5 juin 1915, après avoir pris part lui-même à la bastonnade que subissait un Arménien, et s'y être fatigué, dit à d'autres: " Que celui qui aime sa religion et son peuple continue de battre ".

Rapport du consul américain de Mamouret-ul-Aziz, 11 juillet 1915, cf: *Les Massacres d'Arménie*, p. 84; Payot, Paris.

toujours soupçonné ceux qui en ont lu le récit, et, cette mort a un nom consacré par l'Eglise, c'est le martyr.

• • •

Si mourir pour la foi c'est être martyr, ils le sont, — pour ne parler que des nôtres — beaucoup de ceux que nous avons eus dans nos écoles, préparés à la première communion et suivis dans leur vie chrétienne jusqu'au jour ou l'expulsion brutale, au début de la guerre nous arracha à eux.

En évoquant, en particulier, le souvenir de ceux qui sont tombés dans une petite vallée sauvage que nous connaissons bien, aux abords de Mardine, où les attendait un peloton de soldats turcs et les bandes des Kurdes pillards pour les exécuter par petits groupes ; nous ne pouvons pas ne pas croire que c'est à genoux, dans l'attitude des confesseurs de la foi, qu'ils ont reçu la mort. Car, dans ces longs convois qui, dépeuplant la ville, entraînaient vers le lieu de l'exécution la population chrétienne, il y avait un évêque arménien catholique à l'âme vaillante, ses prêtres et la foule des chrétiens : et parmi eux, bon nombre aussi des tertiaires de nos fraternités qui comptaient une centaine d'hommes et plus de trois cents femmes ; puis, sans doute, et des femmes et des jeunes filles des ouvriers de nos Sœurs Franciscaines de Lons-le-Saunier ; tous les habitués, en un mot, de cette Table sainte où, chaque année, nous donnions plus de 25,000 communions.

Enfin, un jour, — et nous ne savons rien de plus — un des nôtres, le Père Léonard de Raabdath, jeune missionnaire capucin, fit parti d'un de ces convois de condamnés à mort. Comme les autres, il fut massacré ; et, une fois de plus, la bure franciscaine fut teinte du sang des martyrs.

Tous ces détails, trop sommaires, nous les tenons d'un autre missionnaire de Mardine, le T. R Père Daniel, vénérable vieillard de 80 ans — dont 55 passés en mission — qui, après avoir subi lui-même la prison et assisté au complet pillage de son église et de sa résidence, dut partir en exil à Koniah et y rester jusqu'au jour où l'armistice permit au Commissaire de France à Constantinople, de l'envoyer à notre Procure de Lyon.

* * *

Des autres missionnaires restés là-bas, voici ce que nous savons.

Le Père Thomas, resté à Diarbékir, lui aussi quitta sa station pour être déporté à Marach. En route, atteint par le typhus, il fut détaché de la caravane et mourut abandonné sur le chemin.

Les trois missionnaires d'Orfa, les Révérends Pères Benoît et Bonaventure et Frère Raphaël, pour avoir caché chez eux un prêtre arménien catholique, professeur à notre école, furent déferés à un conseil de guerre et condamnés à mort. Sur l'intervention personnelle du délégué apostolique de Constantinople près du Sultan, la peine de mort fut commuée en dix ans de travaux forcés ; et ils ne furent libérés qu'après trois années de bagne. Trois années de bagne en Turquie, n'est-ce pas l'équivalent du martyre ?

Les trois missionnaires restés à Karpouth eurent-ils moins à souffrir, nous l'ignorons. Nous savons seulement par un ancien élève de notre collège de Mamouret-ul-Aziz, que plusieurs professeurs de ce même collège ont été brûlés vifs dans la maison où, avec d'autres chrétiens, ils étaient détenus ;

et d
que.
l'évé
se tr
dant
l'Ecc
à l'er
Sa
mart
sionn
copso
en eff
la mo

Inno
plus.
carte
Ange
péri".
lités q
révéler

(2) Il
Turc d'ai
main et l
tiens, à s
Dans q
il y en eu
schismati
la vie sau
Ceux q
en eut pe
de mille.

et déjà le ministre des affaires étrangères nous avait appris que, parmi les victimes des massacres de Karpouth, avec l'évêque arménien catholique, ses prêtres et ses religieuses, se trouvait aussi Mlle Marguerite Gamot, de Lyon, qui, pendant plus de dix ans fut, dans cette station, directrice de l'Ecole Normale fondée pour la formation de nos maîtresses à l'enseignement.

Sanguis martyrum, semen christianorum. Le sang des martyrs est semence de chrétiens. À s'en souvenir, le missionnaire, dans la douleur indicible qui l'étreint, trouve sa consolation et ses raisons d'espoir. Ne sont-ils pas martyrs, en effet, ceux qui sont morts pour la foi et qui ont préféré la mort à l'apostasie ? (2)

* * *

Innombrables, ceux des nôtres que nous ne trouverons plus. Je le savais, par ces quelques mots glissés dans une carte postale, envoyée en Suisse en 1916 : " Dites à Père Ange que tout le troupeau qu'il avait dans la montagne a péri ". Et cela m'avait fait pressentir les douloureuses réalités que les premières lettres de la mission commencent à révéler aujourd'hui.

(2) Il n'est pas douteux que, sous la poussée du fanatisme, le Jeune-Turc d'aujourd'hui comme le vieil Osmanli d'autrefois, le Corân d'une main et le cimetière de l'autre, en revient toujours, en face des chrétiens, à sa devise classique : " Crois ou meurs ".

Dans quelques relations, on parle de conversions forcées à l'Islam ; il y en eut. Mais elles ne seront qu'une minorité, même parmi les schismatiques, comparées au grand nombre des victimes qui, pour avoir la vie sauvée, n'avaient à dire qu'un mot. Ce mot, elles ne l'ont pas dit.

Ceux qui ont apostasié ont été épargnés. Or, ce qui prouve qu'il y en eut peu, c'est le nombre des victimes qui se compte par centaines de mille.

Les rares survivants sont ceux qui ont pu, à temps, se réfugier à Alep, Constantinople ou autres villes du littoral, où la présence des ambassades assurait une sécurité qui manqua de tout temps dans la Turquie intérieure.

Mais, plus à plaindre que les morts, sont les survivants : les orphelins d'abord, qui se comptent par milliers dans notre mission, et, plus encore, les femmes et jeunes filles chrétiennes, nombreuses, enlevées par les Kurdes ou achetées par les Turcs. Ce qui est horrible — du Père Daniel nous tenons ce détail — c'est que pour un *medjidié* (4 fr. 25). Kurdes et Turcs, à Mardiné, pouvaient choisir parmi celles que les massacreurs avaient épargnées. Et, dans sa lettre du 30 mars dernier, Sœur Agnès, supérieure des Franciscaines d'Orfa, que la maladie sauva de l'expulsion subie par les autres Sœurs françaises, m'écrivait aussi, parlant d'un jeune homme, neveu d'un de nos missionnaires. "Pauvre enfant ! Il a vu égorger son père, sa mère massacrée, et sa sœur enlevée par les Kurdes. Pour lui, sauvé par miracle, tout son désir est de servir Dieu sous la bure austère de saint François".

* * *

Et, après cela, pour finir, faut-il que le supérieur de la mission dise la détresse de ceux qui ont échappé au massacre et celle des missionnaires, qui, sans pouvoir les secourir, partagent leur sort.

L'état actuel de la mission, en effet, au point de vue matériel, se résume d'un mot : c'est la ruine complète.

Et cela s'explique par le fait que notre mission a été le principal théâtre des massacres et des pillages, étant le centre même des agglomérations arméniennes et le foyer du fanatisme musulman de tout temps.

De notre station de Bismichan il ne reste rien. Le prêtre qui desservait la paroisse a été massacré, et l'église et l'école brûlées. A Koïlou, à Hssénik, tout est ruines.

A Malatia, le massacre de l'évêque et des principaux chrétiens de la ville fut suivi du pillage général des maisons. Notre résidence n'a pas été épargnée : les matériaux mêmes de l'église et des écoles démolies ont été emportés.

A Mardine, de la résidence des missionnaires et des religieuses, comme de leurs écoles, il ne reste que ce qui n'a pas pu être détruit. L'église a été profanée et sa coupole s'est effondrée.

Diarbékir n'a pas eu un meilleur sort.

A Orfa, depuis peu de temps, les Sœurs ont pu rentrer dans leur maison ; mais la supérieure m'écrit que la grande école arménienne est inhabitable.

De nos maisons, au temps de l'expulsion, nous n'avons rien pu sortir ; pas même le linge de rechange, et de nos églises, ni ornements, ni vases sacrés ; le pillage a été la " liquidation des biens " comme on l'entend en Turquie.

* * *

Aussi, les premiers des nôtres qui viennent de prendre le bateau à Toulon pour arriver au moins à la première station de la mission, Orfa — maintenant occupée par les Alliés — sûrs de ne rien trouver, emportent-ils, pour célébrer, la petite chapelle de campagne du prêtre soldat, et les outils indispensables pour rebâtir. Et là-bas, dans les stations de l'intérieur, encore inaccessibles, nous appellent et nous attendent tous ceux qui croient encore à la Providence et à la France qui la représente en pays de mission.

Avant la guerre, plus de 9,000 enfants, petits garçons et petites filles, fréquentaient nos écoles françaises. Ce chiffre seul indique quelle pitoyable clientèle d'orphelins nous retrouverons dès que des asiles dans nos missions leur seront ouverts. Ils viendront sûrement à nous, si nous avons, en relevant nos ruines, le local suffisant et les ressources nécessaires. S'ils ne viennent à nous, ils iront au protestantisme, si envahissant avant la guerre, qui regarde déjà la Mésopotamie et l'Arménie comme pays conquis.

Et, pendant que se débattent laborieusement, à la Conférence de la Paix, les graves questions de partage et de répartition de territoires qui fixeront la destinée de nos stations au point de vue politique et administratif, nos missionnaires voient, sans s'en désintéresser pourtant, ces questions, sous un autre jour ; ils pensent aux âmes, et ils se demandent anxieusement, ayant en face d'eux, pour les leur disputer, protestants, allemands et américains : ces âmes, qui les aura ?

Dieu veuille fournir à ceux qui le peuvent la pensée de sauver les petites rescapées des massacres, que les Franciscaines commencent à recueillir à Orfa, et les orphelins, pour lesquels, dans cette station, s'ouvre déjà l'école professionnelle, et bientôt s'ouvrira, nous l'espérons un orphelinat à Mamouret-ul-Aziz.

Leur malheur les rend dignes d'intérêt, mais plus encore l'honneur d'être fils de martyrs. Dans leur charité, les fidèles de l'Eglise primitive avaient aussi cette manière d'honorer les confesseurs de la foi de leur temps.

A
célébri
C'éta
les rav
fois ch
cathol
comme
convert

J'éta
plaisir
et admi
cordiale
qu'occu
courant
précieu
Alladhy

ASIE

LA FAMINE AUX INDES

Lettre de M. GODEC, des Missions Étrangères
de Paris, missionnaire à Alladhy,
diocèse de Pondichéry

Alladhy, le 18 mars 1919.

ALLADHY est sur l'écorse terrestre un point à peine perceptible qui a eu son heure de gloire et de célébrité.

C'était, il y a quelque trente ou trente-cinq ans, lorsque les ravissantes lettres du P. Fourcade, chaque mois, et parfois chaque semaine, charmaient les lecteurs des *Missions catholiques*, leur faisaient part des joies et des espérances comme aussi des angoisses et des tristesses de cet inlassable convertisseur.

• • •

J'étais alors parmi les jeunes ; volontiers nous prenions plaisir à taquiner le saint missionnaire que nous aimions et admirions et dont le tempérament jovial s'amusait si cordialement de nos plaisanteries. Faisant allusion à la place qu'occupaient, dans le *Bulletin*, ces lettres, écrites au courant de la plume, et qui, pourtant, étaient souvent de précieux joyaux littéraires, nous disions : " Père Fourcade, Alladhy, c'est la sixième partie du monde ! "

La mort du vaillant missionnaire a fait rentrer Alladhy dans le silence et l'obscurité. L'incomparable épistolier est parti emportant sa magique plume et ne laissant à son successeur que ses œuvres et leurs besoins.

Et pourtant, n'aurais-je pas mauvaise grâce à oublier que, depuis les jours déjà lointains où je m'appliquais à porter, sans trop fléchir le lourd héritage, plus d'une fois, moi aussi j'ai fait part de mes embarras aux lecteurs des *Missions catholiques*, et que toujours, malgré le tour un peu gauche de mes communications, ils ont bien voulu me témoigner la bienveillance qu'ils avaient pour mon prédécesseur ?

C'est grâce à leurs aumônes que j'ai pu finir l'église commencée par le P. Fourcade en l'honneur du Sacré-Cœur de Jésus, que j'ai pu soutenir mes chrétiens au cours d'une cruelle famine, que j'ai pu établir à Alladhy le dispensaire auquel se consacrent, avec tant de zèle, les admirables religieuses de Saint-Joseph de Cluny.

Puis la tourmente religieuse se déchaîna sur notre pays de France. Quand nos frères de là-bas s'imposaient de si lourdes charges pour reconstituer leurs œuvres ruinées ou confisquées, comment leur demander encore de se sacrifier pour nos missions ? Je pris donc le parti de ne plus parler de mes œuvres ni de mes besoins.

Cette consigne du silence que j'aurais voulu garder, je suis obligé de l'enfreindre en face du fléau qui s'apprête à décimer une fois de plus mes chrétiens.

Déjà la famine de l'année dernière les a éprouvés cruellement. L'influenza, qui faisait alors son tour du monde, coïncidant avec la disette, trouva une proie facile dans ces corps débilités par les privations. Plus de 7 millions d'In-

diens p
cette l
un non
Aujo
heureu
n'y en s
La d
bande d
A l'in
fiantes.
que pou
Les ri
nécessité
Aussi
rendent
les femm
qu'un esp
Pendar
au soir, j
ces mères
maison de
toutes les
de riz.

Quand
âmes, il l
ou leur év
très étend
des mult
dans cette

diens périrent, victimes de la mystérieuse contagion. Dans cette lugubre statistique, mes pauvres chrétiens fournirent un nombreux contingent.

Aujourd'hui c'est encore la famine qui guette les malheureux échappés à l'épidémie, famine terrible comme il n'y en a pas eu dans l'Inde depuis l'année 1878.

La dernière mousson a donné quelques pluies sur une bande de terre, le long du littoral.

A l'intérieur, rien ou seulement quelques averses insignifiantes. Ici, les terres sont restées en friche, là le riz n'a levé que pour périr. Le prix des denrées a quadruplé.

Les riches achètent à prix d'or les produits de première nécessité ; les pauvres n'ont rien à manger.

Aussi l'exode des villages a commencé. Les hommes se rendent dans les plantations de Candy et des Straits. Mais les femmes, avec les enfants, où iront-elles ? Elles n'ont qu'un espoir : l'aide du missionnaire.

Pendant huit mois, jusqu'à la prochaine récolte, du matin au soir, je vais voir les longues et lamentables théories de ces mères et de ces enfants défilier devant ma porte ; ma maison devient une cour des miracles, où se rassemblent toutes les misères en quête d'une aumône ou d'une poignée de riz.

* * *

Quand Dieu envoie ses missionnaires à la conquête des âmes, il leur fait délivrer, contresignée par leur supérieur ou leur évêque, une feuille où sont définis des "pouvoirs" très étendus. Le pouvoir de multiplier les pains en faveur des multitudes affamées ne figure malheureusement pas dans cette liste ; mais le Bon Dieu l'a donné à nos amis et

à nos frères connus et inconnus de France. C'est à leur générosité qu'il réserve l'honneur de réaliser ce prodige.

Dans la guerre que l'Eglise fait à Satan, les missionnaires sont sur le front en première ligne, les chrétiens d'Europe représentent l'arrière et sont chargés du ravitaillement en vivres et en munitions. Ceux-là ne vaineront qu'autant qu'ils seront efficacement assistés et soutenus par ceux-ci.

Parlant du bulletin des *Missions Catholiques*, il y a vingt-cinq ans, à l'occasion de ses noces d'argent, le Père Fourcade écrivait : " Que de munitions il m'a fournies au cours de la bataille ! " Puis, à cette effusion de la reconnaissance émue, il ajoutait ces paroles, prophétiques comme un message céleste et dont le rappel est d'une si touchante actualité aujourd'hui : " Dans vingt-cinq ans, nos noces d'or, je ne serai plus de ce monde, mais toi, *Bulletin*, tu verras ta jeunesse se renouveler comme celle de l'aigle, et moi, du haut du ciel, je t'enverrai une bénédiction. "

C'est la bénédiction promise par ce grand serviteur de Dieu que j'implore pour tous ceux qui donneront une aumône ou feront une prière pour les affamés d'Alladhy.

ASIE

UNE GRANDE VILLE CHINOISE
QUI S'OUVRE A LA FOI

Relation du R. P. PAUL JUNG, jésuite, missionnaire
à Tai-ming-fou (Tche-Ly sud-est)

I — LA " PRÉFECTURE DE GRANDE RENOMMÉE "

LE voyageur, qui, venant du nord, traverse le Tche-ly (1) et s'avance vers le Fleuve Jaune, lorsqu'il est arrivé à 400 kilomètres de Pékin, commence d'apercevoir bien loin vers le sud une longue muraille sombre qui barre l'horizon. Peu à peu elle monte au-dessus de l'immense plaine monotone, elle se couronne de créneaux énormes, elle se fortifie de demi-lunes et de bastions, et, bien haut dans le ciel d'un bleu profond, elle jette les massives constructions de ses portes monumentales. Plus on approche, plus la route se fait animée : files de brouettes à voile qui avancent en grinçant, chars, cavaliers, porteurs demi-nus courbés sous le bambou lourdement chargé.

On pénètre dans un faubourg populeux, on passe un

(1) Cette province s'est appelée Tche-ly, c'est-à-dire gouvernement direct, parce qu'elle était gouvernée directement par l'empereur, comme jadis l'Ile-de-France par le roi.

pont de pierre très arqué, on franchit deux portes séculaires et on entre en ville.

Rues relativement régulières et propres ; va et vient de mille gens empressés, mais silencieux ; riches boutiques et pittoresques échoppes, entassées les unes sur les autres. Ici, point de ces terrains non bâtis, de ces marécages malsains, de ces aspects désertiques qui attristent Pékin ; partout les signes d'une activité intense et joyeuse : c'est Tai-ming-fou (2), la capitale du Tche-ly-sud.

Chose curieuse, cette ville provinciale si excentrique, si éloignée de tous les chemins de la civilisation, s'ouvre avidement aux progrès et aux inventions de l'Europe. Poste, télégraphe, téléphone, banque, rien n'y manque, sauf le chemin de fer.

Tai-ming se trouve placé entre les deux plus grandes lignes de la Chine ; de Pékin à Hankeou, à 70 kilomètres à l'ouest ; et de Tien-tsin à Nanking, à 200 kilomètres à l'est. En juillet 1914, le contrat fut signé qui devait relier ces deux lignes l'une à l'autre en passant par Tai-ming ; mais la guerre interminable ajourne sans fin l'exécution du projet.

En attendant, nos commerçants profitent habilement de la gare de Hantan qui les unit à Pékin et du port très vivant de Long Wang miao sur le Weiheue, à 9 kilomètres à l'est, qui les met en communication fluviale avec Tien-tsin.

Aussi le commerce est-il intense, et le mouvement d'affaires étonnant. Je pourrais nommer tel commerçant qui en fait aujourd'hui pour plus de trois millions par an (3).

(2) Tai-ming-fou veut dire : préfecture de grande renommée.

(3) Je veux parler de M. Wang, converti au catholicisme, et qui a bien voulu me communiquer son chiffre d'affaires : cigarettes,

Tain-ming est de plus la grande place militaire de tout le Tche-ly-sud. La proximité du Fleuve jaune, la fréquence du brigandage expliquent ce fait. C'est ici que réside le général avec des troupes assez nombreuses.

Enfin avec ses innombrables écoles primaires, avec ses dix écoles primaires supérieures, avec son fameux *Tchoung hiao t'ang* (sorte de grand lycée de l'Etat, où l'on fait des études anglaises, de la physique, de la chimie, des arts et métiers) Tai-ming est un foyer intellectuel de grand rayonnement.

On voit donc qu'à tous points de vue cette ville est un centre, et que la conquérir à la vraie religion, ce serait du même coup jeter dans une immense région les semences du salut.

Or, cette cité si favorisée au point de vue militaire, commercial et scientifique, où en est-elle au point de vue qui seul finalement importe, au point de vue religieux ? Hélas ! c'est presque encore le désert, mais le désert semé d'espérances, on va le voir aussitôt.

* * *

Nos anciens Pères, les Jésuites des XVII^e et XVIII^e siècles, avaient parfaitement compris l'importance de cette ville ; ils s'y étaient fortement établis, et l'on montre encore, dans le quartier nord-ouest, l'emplacement de leur école et de leur chapelle. Ces jésuites, étaient-ils des Portugais de la résidence Tchang tei fou (100 kilomètres à l'ouest), ou des

500,000 dollars, pétrole 200,000, sucre 90,000, savon 13,000, divers 4,000. Or le dollar chinois, autrement dit la piastre, vaut actuellement 4 fr. 50, (2 fr. 50 avant la guerre).

Français de la mission de Pékin, ou peut-être de Veitsuen (100 kilomètres au nord) ? Impossible de le dire.

La tradition locale n'a retenu que ce touchant détail : quand vint la persécution de K'ienloung (1736-1795) (4), un missionnaire continua de venir régulièrement malgré l'évident danger de mort. C'était un Père déjà âgé, qui s'appuyait sur un bâton. Déguisé en marchand, il parcourait Tai-ming, vendant des petits objets de cuivre. Mais au bout de son bâton, il y avait une médaille ; les chrétiens le reconnaissaient à ce signe. La nuit venue, ils se réunissaient au lieu fixé, se confessaient et, le lendemain, avant le lever du jour, ils entendaient la messe et communiaient.

II — NOUVELLES MISSIONS

De cette première fondation il n'est absolument rien resté et, quand en 1857 le pape fonda le vicariat apostolique du Tche-ly-sud-est, et le confia aux Jésuites, dans toute la région de Tai-ming, il n'y avait pas un village chrétien, pas une seule famille chrétienne. Certes, ce ne fut pas le désir qui manqua aux nouveaux Jésuites missionnaires de pénétrer dans la mystérieuse capitale du sud ; mais l'entreprise était hasardeuse, délicate, à cause des défiances païennes. L'antique cité bouddhiste gardait jalousement ses portes, et les vieux lettrés xénophobes avaient juré qu'elle resterait

(4) L'empereur K'ienloung monta sur le trône en 1736 et renouvela aussitôt l'édit de proscription de 1724. La persécution, avec des périodes d'accalmie, dura jusqu'à son abdication (1795) et fut reprise très violemment par son successeur Kia-King (1796-1820). Il y eut de nombreux martyrs, dominicains et jésuites, Mgr P. Sanz O. P., à Foutchéou, le 26 mars 1747 ; les Pères T. de Athémis et I.-A. Henriquez, s. j. à Soutchéou, le 12 septembre 1748, etc.

vierge de tout contact avec la religion des " diables d'Occident ".

Aussi nos premiers Pères (les Pères Octave et Dubar, arrivés en 1861) n'entraient-ils qu'en cachette, à travers des difficultés invraisemblables ; et quand notre premier évêque, Mgr Languillat (5), en 1862, voulut pénétrer dans Tai-ming, il dut recourir au moyen qui servit à saint Paul pour sortir de Damas : une corbeille le transporta la nuit au dessus des remparts. Je ne puis m'attarder à raconter cette dramatique aventure, ni les laborieux commencements de la mission de Tai-ming. Toujours est-il qu'on parvint à fonder un petit collège en payant les élèves : on ouvrit une humble chapelle, et l'on commença une résidence.

La Boxe survint (1900) ; tout fut envahi, pillé, jeté par terre, rasé ; il ne reste plus pierre sur pierre ! Même les calices, qu'on avait enfouis dans le jardin, furent déterrés et fondus en monnaie par les brigands, ennemis jurés de la religion chrétienne. Les Pères s'enfuirent à grand'peine et peu s'en fallut qu'ils ne cueillissent la palme du martyr comme leurs frères du nord, les Pères Isolé, Mangin, Denn.

Ainsi, de tant d'efforts, il ne restait que l'impérissable mérite devant Dieu.

* * *

(5) Mgr Languillat fut hébergé par la famille Tch'ai, dans son habitation de la rue de Mongolie, non loin du collège actuel. Arrivé du Kiang-nan dans la mission de 1857, sacré à Pao-ting-fou, Mgr Languillat établit sa résidence épiscopale à Tchao-Kia-tchoang jusqu'en 1861, puis à Tchang Kia-tchoang près Sienhshien, la résidence actuelle, à 300 kilomètres au nord de Tai-ming, jusqu'en 1865. A cette date, le Saint-Siège le nomma vicaire apostolique du Kiang-nan et il fut remplacé par Mgr Dubar.

L'Eglise catholique n'est-elle pas une éternelle recommenceuse et, la persécution, une semence de chrétiens ? Un an ne s'était pas écoulé que les missionnaires rentraient dans la ville persécutrice et recommençaient leur œuvre sur le même plan. Il était évident que c'était par une œuvre scolaire qu'il fallait attaquer le bloc impénétrable du paganisme.

Mais comment créer un collège sans élèves ? Allait-on se résigner à les payer comme avant la Boxe et quel succès pouvait-on espérer ? Des collégiens de familles païennes, dans une ville toute païenne, dont les condisciples sont tous païens, ont-ils quelque chance de devenir chrétiens ?

On se décida à organiser d'abord, dans Tai-ming, un foyer de prières, un milieu chrétien où l'on recevrait les quelques âmes païennes de bonne volonté que la Providence ne manquerait pas de recruter.

Quelques pauvres villages des environs s'étant convertis, on en réunit les garçons à Tai-ming, on leur bâtit un dortoir, quelques classes, une chapelle et le collège commença. L'entreprise, placée sous la protection de Marie, prospéra au delà de toute espérance : bientôt la petite école chrétienne jouit en ville d'une grande réputation de bon ordre, d'instruction sérieuse et surtout de pureté de mœurs. Quelques bonnes familles païennes, révoltées par l'immoralité scandaleuse des écoles de l'État, sollicitèrent l'admission de leurs fils.

Les Pères répondirent que tous les païens admis devraient nécessairement suivre le même règlement que les chrétiens, et donc assister aux catéchismes et aux prières, sauf celles qui se font à la chapelle. En revanche, ils promettaient qu'on ne ferait aucun baptême sans permission expresse des parents.

C
aux
petit
nuag
vite
rait.
atten
et il
précis

Les
sacrifi
chers
ils ava
ming
angois
Les ch
tant de

Un
volonté
C'ét
riche, F
Tchang
Aprè
demand
grand'm
son peti

Ces conditions furent acceptées, et, dans les rangs joyeux aux figures ouvertes, on ne tarda pas à voir circuler de jolis petits païens distingués, timides, portant je ne sais quel nuage de tristesse sur le front. Leurs défiances s'évanouirent vite au contact de la chaude et joyeuse bonté qui les entourait. Ils devinrent les plus empressés aux jeux, les plus attentifs aux leçons. Le catéchisme surtout les intéressait et il n'était pas rare que le premier en cette matière fut précisément un païen.

* * *

Dependant on devine combien de messes, de prières, de sacrifices étaient offerts par les Pères de la maison pour leurs chers enfants païens. Ils étaient venus de si loin les chercher, ils avaient quitté tant de bien-aimés pour les sauver ! Taï-ming allait-il enfin s'ouvrir à la foi ? Telle était la question angoissante, tel était l'enjeu de tous ces efforts héroïques. Les chers petits, ils ne se savaient pas le point de mire de tant de prières, de tant de désirs !

III — CONVERSIONS

Un trait seulement pour donner une idée de la bonne volonté de nos chers Chinois.

C'était un jeune homme de quatorze ans, déjà marié et riche, puisqu'il possédait trois *kiny* de terre. Il se nommait Tchang tahien (Tchang — le grand sage).

Après quelques mois passés à l'école chrétienne, il demanda le baptême ; le père et la mère permirent, mais la grand'mère, fervente bouddhiste, et qui aimait éperdument son petit-fils jura par tous ses diables que jamais l'eau

baptismale ne souillerait le front de son *sounntzeul* (petit-fils). Par prudence, on attendit.

Au nouvel an et aux quatre grandes fêtes bouddhistes, la vieille mégère se démenait du matin au soir pour contenter ses démons. Elle achetait des idoles de carton; brûlait de l'encens et faisait des offrandes dans de multiples bols.

Or, le jeune Tchang tahien aimait sincèrement sa grand' mère et plus sa foi devenait profonde, plus il se désolait à la pensée qu'elle honorait le diable et tomberait en enfer. Un jour de nouvel an il rentre subitement dans sa maison, éteint les bâtons d'encens, casse les bols liturgiques, déchire les affiches de bonzes et va jusqu'à briser l'idole de Tsaowang.

Sur ce, la vieille arrive et à la vue du désastre, éclate dans une fureur diabolique. Mais le brave enfant se s'écrier :

“ — Grand'maman, c'est moi ! c'est moi ! Tout cela, c'est faux ! *tou cheu kiati !* ”

La colère de l'aïeule tomba à plat, désarmée par ces simples paroles du petit-fils chéri.

Un jour, le missionnaire lui dit :

“ — Tchang, si ton père et ta mère venaient à mourir, supposons que ta grand'mère te force à aller à la pagode, que ferais-tu ? ”

“ — Je n'irais pas.

“ — Et si elle te faisait battre ? ”

“ — *Tä ! tsiou là pa !* frapper ! qu'on me frappe, je n'irai pas. ”

Quand on fut bien assuré de persévérance, on fit renouveler par écrit le consentement des parents et on le baptisa. Ce fut une journée du ciel.

* * *

La première école de Tai-ming est devenue maintenant une florissante école de section, d'où l'on vient de 300 lis à la ronde (160 kilom.). Tel élève de Tchang-yuan, près du Fleuve Jaune, fait quatre jours de voyage à pied pour venir de chez lui.

L'œuvre ainsi conçue était évidemment incomplète, il fallait maintenant aborder de front les païens et surtout les lettrés.

* * *

Tous les catholiques d'Europe qui s'intéressent à la conversion de la Chine souhaitent ardemment que les missionnaires parviennent à mener à la vraie foi des familles mandarinales. Ils ne soupçonnent pas les effroyables difficultés d'une telle entreprise. Ils pensent que si l'apostolat des anciens Jésuites de Pékin fut si fructueux, c'est qu'ils convertirent des lettrés, des mandarins ; et ils ont raison. Ils pensent qu'une famille mandarinale convertie entraînerait beaucoup d'autres conversions et ils ont encore raison.

Or, c'est à cet apostolat des lettrés et des mandarins que la Providence a amené peu à peu les Jésuites de Tai ming, et c'est cela qui donne maintenant à cette maison son avenir plein d'espérance.

Quelques lettrés, voyant que le vent était à l'étude des langues étrangères prièrent les Pères d'enseigner le français à leurs fils. Il y eut d'abord (1902) trois élèves (1). Puis,

(1) Si wai Keng, devenu chef d'une grande gare sur la ligne de Siou-tcheou-fou à Honau-fou ; P'an-tchen-you, actuellement mandarin près de Pékin, et P'an-chen-you, son cousin qui s'occupe de journalisme.

s'adjoignirent à eux les trois fils du commandant de la place, les fils des deux colonels, celui du plus grand marchand de sel de la préfecture, d'autres encore ; on le voit, c'était dans la classe des fonctionnaires que se recrutaient les nouveaux élèves et l'élément militaire coudoyait le civil.

Les Pères comprirent toute l'efficacité apostolique de l'œuvre que la Providence leur confiait. Dès 1903 il y avait vingt élèves aux classes de français. On appela ces cours le Fawenn (Fa signifie France, et wenn, littérature).

Le 5 février 1904 fut pour le collège naissant un jour de triomphe : dans la plus belle salle de notre maison, en présence des mandarins civils et militaires, avaient lieu les premiers examens de français. Ils furent brillants ; la glace était rompue entre mandarins chinois et missionnaires catholiques.

En 1913, le nombre des élèves augmentant toujours, on leur construisit un bâtiment plus vaste.

En 1917, l'école de français atteignit la centaine, avec quatre baptêmes de païens dans l'année.

En 1918, nous avions neuf enfants païens baptisés et vingt-six catéchumènes, tous d'excellentes familles.

Si l'on songe à l'incroyable difficulté des conversions parmi les lettrés chinois, à la montagne de préjugés bouddhistes et confucianistes qui barrent la route, aux oppositions formidables que ces chers jeunes gens trouvent parfois dans leurs familles, on sera étonné de ce chiffre et, avec nous, on remerciera la Providence.

Il
répon
peyua
Le pr
famill
sémill
person
fines ;
dans se
Quar
gique,
l'étude
ville.
Les d
s'étaien
Printen
Nos
cours d
palemen
convain
chumèn
faisaient
toute la
versel et
cause de
désolé.
Père, p
d'être saq

IV — UNE FAMILLE CHRÉTIENNE DANS LE MONDE
MANDARINAL

Il y avait dans notre collège deux jeunes païens qui répondaient aux noms pittoresques d'Ordre rond (*King-peyuan*) et de Printemps universel (*Tchang tek'ounnpou*). Le premier était le fils et l'héritier d'une des plus grandes familles mandarinales de Tai-ming. Délicat, distingué, sémillant, d'une exquise politesse, d'ailleurs bien fait de sa personne, les yeux intelligents, les joues roses et les lèvres fines ; il laissait voir malheureusement une certaine légèreté dans son caractère.

Quant à Printemps universel, physionomie sérieuse, énergique, grand, svelte, rangé, modeste et fort appliqué à l'étude ; c'était le fils d'un honnête et riche marchand de la ville.

Les deux jeunes gens, avec l'approbation de leurs parents, s'étaient liés d'une amitié de bon aloi, et même la sœur de Printemps universel était officiellement fiancée à Ordre rond.

Nos deux amis suivaient avec un intérêt grandissant le cours de catéchisme et m'accablaient de questions, principalement Printemps universel. Bientôt tous deux furent convaincus de la vérité du catholicisme, se déclarèrent catéchumènes et me demandèrent le baptême. Les familles ne faisaient aucune opposition. Donc, le 16 octobre 1917, après toute la préparation nécessaire, je baptisai Printemps universel et lui donnai le nom de Luc. Quant à son ami, à cause de sa légèreté, je jugeai prudent de différer. Il en fut désolé.

Père, prenez-moi comme interne ; ainsi je serai bien forcé d'être sage !

Les parents consentirent à payer la pension, et ainsi fut fait.

Le cher enfant, par désir du baptême, s'améliora tout à fait, sans rien perdre de sa gentillesse, ni de son intelligence.

Enfin, le jour de Noël, l'épreuve prit fin : il reçut le baptême dans la joie de son âme et prit le nom de Stanislas.

Cependant sa jeune fiancée apprenait les prières chez les Vierges et quand Mgr Lécroart (1) passa par Tai-ming, à Pâques 1918, il la baptisa.

Rien aujourd'hui ne s'oppose plus au mariage. Il aura lieu dès que Stanislas aura terminé ses études de français. Ce sera là première famille chrétienne mandarinale que comptera Tai-ming.

* * *

Pour ces enfants que l'eau baptismale a lavée, le grand désir maintenant, la grande préoccupation, c'est de convertir leurs parents. Un jour, je dis à Luc :

“ — Commence par ta mère ; pour ton père, on verra après.

“ — Père, me répondit-il, vous n'y êtes point. En Chine, c'est par les hommes qu'il faut commencer ; les femmes suivront toujours.

“ — Eh bien ! c'est cela. Commence par ton père, fais la communion pour lui et Dieu t'exaucera ”.

Depuis ce moment, il n'a pas manqué un seul jour sa communion, même pendant les vacances. Tant de prières

(1) Mgr Lécroart, coadjuteur de Mgr Maquet, vicaire apostolique du Tche ly sud-est, fut sacré à Shang-Hai, le 2 février 1918.

prod
deux
qu'ils
J'a
cette
ne di
péché
C'é
diap
Mme
récha
case p
case, c
par la
recuei
pour q
Au p
l'hosp
protég
rante e
magasi
pauvre
voir la
savais
aider l
même s
laisser
entrer
Enfin
mée ; e

produisent leur fruit. M. et Mme Tchang viennent tous deux à la messe de temps en temps, et il y a bon espoir qu'ils aboutissent enfin au baptême.

J'attribue tant de bénédictions, qui sont descendues sur cette famille, à la charité de M. et Mme Tchang. L'Écriture ne dit-elle pas que " la charité couvre la multitude des péchés ? "

C'était pendant l'hiver de 1916 une pauvre vieille mendicante de Tai-ming, sans abri, se mourait de froid. M. et Mme Tchang lui donnèrent asile dans leur propre maison, la réchauffèrent, la vêtirent et l'installèrent dans une petite case près du magasin. La nuit, la vieille dormait dans cette case, où on lui brûlait un peu de bois ; le jour, elle trottnait par la ville, mendiant sa nourriture. Quand elle n'avait pas recueilli assez, ses bienfaiteurs ajoutaient ce qu'il fallait pour qu'elle contentât son appétit. Cela dura une année.

Au printemps de 1917, Mme Tchang apprit l'existence de l'hospice catholique pour les vieilles et désira y placer sa protégée, de plus en plus impotente, malpropre, malodorante et infectée de bêtes innombrables qui envahissaient le magasin. Je lui fis répondre que, si elle voulait mettre sa pauvre vieille à l'hospice, elle devait l'y conduire elle-même, voir la Vierge et tout régler avec celle-ci directement. Je savais bien que cette Vierge, fervente et modeste, pouvait aider Mme Tchang à se rapprocher du catholicisme : elle-même s'en doutait aussi, et par crainte d'être amenée à laisser ses anciennes habitudes païennes, elle répugnait à entrer en relations avec le personnel de l'hospice.

Enfin, elle se décida, amena sa protégée, causa, fut charmée ; elle revint et se décida enfin à aller à la messe

tous les dimanches. Maintenant les relations sont de plus en plus cordiales et ne manqueront pas de porter leurs fruits. Peut-être ferai-je mentir mon cher Lue et baptiserai-je sa mère avant son père.

V — LES CONVERSIONS *in-extremis*

Au Fawenn, tous ne se convertissent pas, loin de là ; mais même sur ceux qui restent païens, le contact avec la vraie religion laisse des traces ; sympathie pour les missionnaires, respect pour le catholicisme, mépris et dégoût pour le culte idolâtrique. Et puis la porte du cœur reste toujours entr'ouverte à la grâce, parfois au dernier moment celle-ci presse plus fort, entre et sauve l'âme.

En septembre 1913, entraît au Fawenn un grand jeune homme de vingt ans, marié, d'une des premières familles mandarinales de Tai-ming. Il s'appelait Ou-tsou-yao l'éminent ancêtre. Il réussit fort bien dans ses études. Mais hélas ! la volonté n'était pas à la hauteur de l'intelligence : mou, langoureux, sans énergie, proie facile à toutes les tentations, il flirtait en ville, et, de notoriété publique, sa conduite était peu régulière.

Après quatre ans, le cours entièrement parcouru avec succès, il partit pour Tien-tsin, où il se mit au service du corps d'occupation français comme interprète, avec 40 piastres par mois. Mais un mois ne s'était écoulé que le colonel, exaspéré par sa mollesse et sa timidité, le remercia. Il en fut réduit à accepter une place dans une banque, à dix-huit piastres seulement par mois.

• • •

Cet i
dimanc
français
Duques
Or, u
lade et
l'hôpita
Charité.
rent l'y
lui parl
du bap
assentin
Dura
bonne S
dents d
risques,
" — M
vous ain
" — C
" — S
tous vos
" — M
La So
au Père
contritio
air pénét
Il étai
lui dit :
" — S
D'une
" — Je

Cet insuccès le fit un peu rentrer en lui-même ; certains dimanches, on le vit à la messe à Saint-Louis, paroisse française de Tien-tsin ; parfois même il alla voir le Père Duquesne, procureur de notre mission.

Or, un soir de septembre 1917, il tomba subitement malade et fort gravement. En toute hâte, on le transporta à l'hôpital de la concession française, dirigé par les Sœurs de Charité. Trois de ses anciens disciples de Tai-ming vinrent l'y visiter dans la soirée, et, le trouvant au plus mal, lui parlèrent de Dieu, de l'éternité, du pardon des péchés, du baptême. On-tsou-yao ne manifesta ni résistance, ni assentiment, et les amis se retirèrent.

Durant la nuit, le mal fit des progrès effrayants. La bonne Sœur qui le veillait ignorait absolument les antécédents de son malade. Pourtant, voyant le danger, à tous risques, elle se mit à lui dire tout doucement :

“ — Mon cher ami, savez-vous qu'il y a un bon Dieu, qui vous aime, qui veut votre bonheur ?

“ — Oui, je sais, ma Sœur.

“ — Savez-vous que ce Dieu est prêt à vous pardonner tous vos péchés, si vous vous repentez ?

“ — Ma Sœur, aidez-moi à me repentir ”.

La Sœur, de plus en plus étonnée, comme elle le raconta au Père Duquesne le lendemain, l'aïda à faire son acte de contrition. Mot par mot, d'une voix haletante, mais d'un air pénétré, repentant, il répétait les paroles libératrices.

Il était minuit ; visiblement la vie s'en allait. La Sœur lui dit :

“ — Savez-vous ce que c'est que le baptême ? ”

D'une voix mourante, il balbutia :

“ — Je sais... donnez vite ! ”

La religieuse répéta les actes de foi et de contrition, auxquels il s'unit de son mieux. Puis, elle mit de l'eau dans la cuvette et baptisa notre pauvre enfant prodigue.

A peine la formule sacramentelle était-elle terminée que son visage s'illumina d'un sourire, il devint plus calme, moins douloureux ; plusieurs fois encore, aidé par la Sœur, il renouvela les actes de foi, d'espérance, de contrition, puis, vers deux heures, il mourut doucement en vrai prédestiné.

* * *

Certes, nos Pères qui, pendant quatre ans, sans succès visible, ont cultivé cette âme bourbeuse de païen, n'ont pas perdu leur peine. *Deo gratias !*

Le lendemain, je recevais du Père Duquesne un télégramme m'annonçant la mort. J'allais aussitôt dans la cour du Fawenn ; quand les joueurs furent tous réunis et le silence établi, je leur dis :

“ — Ou-tsou-yao est mort ”.

Tous alors, païens et chrétiens, d'une seule voix un peu effrayée, demandèrent :

“ — *Ling leao si mouyou* — baptisé ou non ? ”

Ce fut de nouveau pour moi la confirmation que, même chez nos païens, la foi aux punitions éternelles et à la vertu purificatrice du baptême est fortement ancrée dans leurs cœurs, dès lors qu'ils ont passé quelques semestres chez nous ; tous savaient la vie peu régulière de leur condisciple, tous étaient convaincus que, sans le baptême, il tombait nécessairement en enfer ; de là leur question angoissée, à laquelle, Dieu merci, je pus donner une réponse rassurante.

(À SUIVRE)